



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

It. sing.

1290

$\alpha/2$





Y.L. sing. 1290 $\frac{3}{12}$

BIBLIOTHÈQUE
PORTATIVE
DES VOYAGES.

TOME TRENTIÈME.

A V I S.

POUR satisfaire le goût des amateurs, on a tiré quelques exemplaires de cet intéressant voyage,

1^o Sur carré vélin satiné ; 2^o Sur grand raisin vélin satiné ; } FIGURES avant la lettre.

3^e. Sur grand raisin d'Angouême, premières épreuves.

Il a déjà paru vingt-huit volumes de cette collection, dans les mêmes format et papiers, savoir :

**Voyage aux sources du Nil, par
Bruce, 8 vol. in-18, avec atlas.**

Voyage en Egypte et en Nubie,
par Norden, 3 vol. in-18, avec atlas.

Les 3 voyages de James Cook,
autour du monde, 12 vol. in-18,
avec 3 vol. d'atlas.

D'autres voyages suivront incessamment.

VOYAGE
EN CHINE
ET
EN TARTARIE;
PAR LORD MACARTNEY,
Ambassadeur du roi d'Angleterre.
Traduit de l'anglais,
PAR J. B. J. BRETON.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez la veuve LEPETIT, Libraire,
rue Pavée-S.-André-des-Arts, n°. 28.

1804.

W6/72/233

**Bayerische
Staatsbibliothek
München**

Bayerische
Staatsbibliothek
München

VOYAGE EN CHINE ET EN TARTARIE.

CHAPITRE VI.

Traversée dans la partie méridionale de l'Océan atlantique et de la mer des Indes. — Vue des îles de Tristan d'Acunha. — Arrivée aux îles de St.-Paul et d'Amsterdam. — Aventures du Français Perron.

Nous avons déjà parlé des vents uniformes qui règnent sous les tropiques. Lorsque Christophe Colomb

T. II.

A

cingla vers l'ouest , à la recherche du nouveau monde , les gens de son équipage , remarquant la constance du vent , en furent alarmés , et craignirent qu'il ne leur permit plus de retourner dans leur patrie . Ce navigateur célèbre eut besoin de toute la fermeté de son âme , de toutes les ressources de son génie , pour calmer leurs murmures : il sut encore déterminer la véritable route qu'il falloit suivre pour revenir en Europe . Au lieu de s'obstiner à lutter contre les vents réguliers , il jugea plus avantageux de s'écartier de l'équateur , en suivant le même méridien , jusqu'à ce qu'on fût arrivé à une hauteur où les vents devinssent variables . La plupart des navigateurs se sont réglés sur son exemple .

L'influence des côtes d'Amérique change un peu la direction des vents Alisés. Le *Lion* et l'*Indostan* s'avancèrent vers le Sud jusqu'au 37^e. parallèle, où les vents d'ouest dominent presque toute l'année, et favorisent les vaisseaux qui se rendent en Asie.

Dans ces parages, le gros tems et les tempêtes sont très-fréquens; mais on avoit pris les plus sages précautions pour que les vaisseaux n'en éprouvassent point les fâcheux effets. On renouvela les cordages et quelques parties de la mâture; on mit des voiles neuves à la place des vieilles.

Le roulis du vaisseau incommoda derechef les personnes qui avoient eu déjà le mal de mer. Un des

médecins fut celui qui souffrit le plus ; les autres soutinrent gaiement le voyage , dont ils attendoient le terme avec une vive impatience.

Pour s'affranchir de l'ennui , les passagers du *Lion* se livrèrent à diverses occupations. Le plus jeune d'entr'eux (1) suivit l'exemple des soldats de marine , et fit une étude complète de tous les détails de la navigation. Il prit aussi auprès des interprètes chinois , des leçons de leur langue maternelle , afin de n'être pas tout-à-fait étranger à la langue du pays. Les autres passagers trouvèrent dans la lecture une distraction à la fois agréable et instructive.

(1) Le fils de sir George Staunton.

Dans les belles soirées, les musiciens de l'ambassadeur, qui tous étoient fort habiles, et auxquels des amateurs se joignoient quelquefois, exécutoient des concerts sur le pont, en présence d'un nombreux auditoire, et avec presque aussi peu d'interruption que si l'on eût été à terre. En général la manœuvre du vaisseau s'exécutoit de la manière la plus tranquille; on n'entendoit ni ces jurons, ni ces horribles imprécations que les marins s'imaginoient jadis être seuls capables de faire obéir les matelots.

Le 23 décembre, on reconnut les îles de *Tristan d'Acunha*. La plus grande est la seule qui porte ce nom; les deux autres sont appe-

lées l'*Ile Inaccessible*, et l'*Ile du Rossignol*.

L'*Inaccessible* est une roche escarpée, inabordable, de l'aspect le plus aride, et d'environ 9 milles (3 lieues) de circuit.

L'ile du Rossignol est d'une forme irrégulière, avec un enfoncement dans le milieu. Elle a 7 ou 8 milles de circonférence, et des petits îlots de rochers à son extrémité méridionale ; sa latitude australe est par 37 degrés 29'; sa longitude est de 11 degrés 8' à l'ouest. On la découvre à la distance de sept lieues.

La grande île de *Tristan d'Acunha* est d'une hauteur considérable ; on l'aperçoit de 25 lieues.

Elle peut avoir 15 milles de tour. Vers le nord de cette île , est une montagne qui s'élève de mille pieds perpendiculairement au-dessus du niveau de la mer. Le sommet de cette montagne est un plateau qui se prolonge jusqu'au centre de l'île ; puis elle forme une montagne conique d'une hauteur excessive , qui ressemble assez bien au Pic de Ténériffe , vu de la baie de Santa-Cruz.

Le *Lion* jeta l'ancre sur la côte nord , par trente brasses de profondeur. Il se trouva couvert par l'ombre de la montagne qui s'élève à pic ; comme une muraille couverte de mousse.

Entre la montagne et la mer , il y a une petite plaine marécageuse , où

l'on voit des lions de mer, des veaux-marins , des pingouins et des albatrosses. On prit un de ces derniers oiseaux qui avoit dix pieds d'envergure , et n'étoit point cependant de la première grandeur. La côte étoit couverte de ces algues qui ont plusieurs brasses de long , et que les naturalistes ont nommées *fucus giganteus*.

Le *Lion* ayant chassé sur ses ancles , on ne put observer davantage cette île ; mais on eut le tems d'en fixer la position , qui est de 37 d. 6' de latitude australe , et de 11 d. 43' de longitude occidentale. La boussole y déclina de plusieurs degrés à l'ouest.

Les îles de Tristan d'Acunha sont à 4,500 milles de distance de toute

espèce de terre , au nord et à l'ouest ; mais leur rapprochement de la route qu'on suit pour aller à la Chine ou à la côte de Coromandel , les rend dignes d'être scrupuleusement examinées. Dans des circonstances où l'on auroit besoin d'une diligence extraordinaire , on peut faire voile directement d'Angleterre à Tristan d'Acunha , y faire de l'eau , et continuer ensuite le voyage dans l'Inde ou à la Chine.

Il paroît que ces îles et d'autres plus petites que les navigateurs placent à l'est , font partie d'une chaîne de montagnes sous - marines.

A deux reprises différentes , des particuliers ont formé le projet de

fonder un établissement aux îles de Tristan d'Acunha ; mais jamais ils ne l'ont réalisé. Les uns vouloient en faire un entrepôt entre les Indes et les colonies espagnoles de l'Amérique méridionale ; d'autres vouloient seulement y faire sécher et préparer des peaux de lions et de veaux-marins, fabriquer du *spermaceti* et de l'huile de baleine noire.

Une foule immense de baleines couvre ces mers. Au coucher du soleil , on les voyoit bondir à la surface des vagues ; tantôt , relevant leurs têtes monstrueuses , elles faisoient jaillir l'eau par leurs évents ; tantôt leur dos énorme sembloit être un rocher au milieu de l'Océan ; tantôt elles déployoient leur queue comme un large éventail , et en

frappoient les eaux avec violence. Beaucoup d'espadons se montroient aussi ; et ce spectacle amusoit d'autant plus les voyageurs , que la mer ne leur offroit que bien peu d'autres objets de distraction. Ils ne rencontrèrent point d'autre vaisseau qu'un brick espagnol qui faisoit voile pour la rivière de la Plata.

Le 5 janvier 1793 , le *Lion* traversa le méridien de Londres par 41 degrés de latitude méridionale. Quand on fut à 30 lieues des îles de St.-Paul et d'Amsterdam , on commença à être contrarié par les courans. Dans un seul jour , ils firent dériver le vaisseau de 20 milles au Nord. L'air étoit modérément chaud , quoiqu'on fût dans le mois

de janvier , qui , sous cet hémisphère , fait partie de l'été.

Le 1^{er}. février , l'on aperçut les îles de St.-Paul et d'Amsterdam ; elles sont sous le même méridien , mais à 17 milles de distance. Les navigateurs hollandais , ainsi que le capitaine Cook , ont donné le nom d'*Amsterdam* à celle qui est le plus au Nord , et le nom de *St.-Paul* à celle qui est le plus au Sud ; mais la plupart des marins anglais ont fait tout le contraire (1).

(1) Le capitaine Cook n'a , dans aucun de ses trois voyages , visité les îles de St.-Paul et d'Amsterdam , et n'a pas dû conséquemment émettre d'opinion sur leur position respective. Il est vrai que sur les cartes des voyages

Le *Lion* s'approcha d'abord de la plus méridionale. On vit à terre deux hommes qui faisoient des signaux en agitant un mouchoir au bout d'un bâton ; tout annonçoit que c'étoient de malheureux naufragés. L'intérêt qu'ils inspiroient eût suffi pour faire arrêter le vaisseau, quand même on n'en eût pas eu d'abord le projet. Le *Lion* jeta

de ce célèbre navigateur, on a placé Amsterdam au Nord, et St.-Paul au Sud. C'est peut-être ce que M. Staunton a voulu dire. Nos cartes françaises ne sont pas d'accord à cet égard ; et comme ces îles sont inhabitées, et jusqu'à présent d'assez peu d'importance, il n'y a pas de raison pour qu'on s'entende de sitôt.
(*Note du traducteur.*)

l'ancre , et envoya un canot pour chercher ces hommes.

Les officiers étant débarqués , furent reçus non-seulement par les deux hommes qu'ils avoient vus d'abord , mais par trois de leurs camarades. Le chef de la troupe étoit un Français nommé Perron , qui fit aux voyageurs un récit dont voici la substance.

Deux des compagnons de Perron étoient également nés en France ; les deux autres étoient des Anglais . qui avoient quitté le service de leur patrie pour embrasser la cause des Américains. Ils étoient partis de l'Ile-de-France dans un vaisseau appartenant à des armateurs français et américains. Depuis cinq mois , on les avoit laissés dans cette

île , pour y préparer une cargaison de vingt-cinq mille peaux de veaux-marins , et les aller vendre à Canton. Ils en avoient déjà rassemblé près de huit mille , et comptoient se procurer le reste dans l'espace de dix mois. Ils ajoutoient que leur vaisseau étoit allé à *Nootka-Sound*, sur la côte nord-ouest d'Amérique , pour y charger des peaux de castors , les transporter à la Chine , et venir prendre ensuite les peaux de veaux-marins , qu'ils se proposoient aussi d'aller vendre à la Chine. Enfin , ils devoient faire alternativement le voyage de Nootka et de l'ile d'Amsterdam , tant que les armateurs y trouveroient leur compte.

Il paroît que les Chinois ont

porté au plus haut degré l'art de préparer les peaux de veaux-marins, d'en ôter les poils longs et rudes, pour ne laisser que le duvet; en un mot, de les rendre minces et souples. Ce commerce doit être fort avantageux, à en juger d'après le dévouement de Perron et de ses compagnons. L'espoir seul d'un bénéfice considérable peut engager des créatures humaines à séjourner quinze mois de suite dans un pays aussi sauvage, et livrés aux occupations les plus dégoûtantes.

Les chasseurs tuoient les veaux-marins au moment où ils sortoient de la mer pour aller se coucher sur des roches exposées au soleil; mais comme ils n'en desiroient que les

peaux , ils laissoient pourrir les cadavres sur le rivage.

Ces cinq hommes étoient d'une excessive malpropreté ; cependant aucun d'eux ne paroissoit souhaiter d'abandonner l'île avant l'expiration du terme fixé. Un des Anglais y avoit déjà demeuré pour le même objet. Ils n'avoient fait des signaux que parce qu'ils n'avoient pas aperçu de vaisseau depuis long-tems. Ils avoient voulu déterminer le *Lion* à s'arrêter , sans avoir pour cela debut particulier.

Les veaux-marins sont plus communs sur cette île en été qu'en hiver. Dans la mauvaise saison , ils se cachent au fond des eaux , ou sous les algues. Dans l'été , il en viennent quelquefois huit à neuf cents

à la fois sur la côte , et cinq chasseurs peuvent en abattre au moins une centaine. Ces animaux donnent de l'huile ; mais faute de tonneaux , les cinq aventuriers n'en recueilloient que fort peu. Ils faisoient bouillir la meilleure , et la mangeoient , au lieu de beurre.

Le veau – marin de l'île d'Amsterdam est de l'espèce nommée par Linné , *phoca ursina*. Le mâle est plus gros que la femelle. Celles-ci pèsent de 75 à 120 livres.

En hiver , de nombreuses troupes de lions-marins (*phoca-leonina*) , dont quelques-uns ont jusqu'à dix-huit pieds de long , sortent du sein de la mer , couvrent le rivage , et jettent des cris affreux. Les hurlements des veaux-marins sont aussi

très-forts ; on les entendoit à bord du vaisseau , c'est-à-dire , à un mille de la côte. Pendant l'hiver , les baleines y abondent ; en été , elles cherchent les eaux profondes , et fuient la terre.

Les chasseurs s'étoient construit une misérable cabane sur le bord d'une crique (1) elliptique. Près du bord de la mer , la côte est basse , et est partagée par un goulet ou canal étroit qui nécessairement est récent , car il n'y'en avoit point en 1697 , lorsque cette île fut visitée par le capitaine hollandais *Van Flaming*. Sur les deux côtés , le rivage s'élève brusquement ; il forme

(1) En anglais , *cove*,

des collines qui ont plus de sept cents pieds de haut , et en même tems d'une élévation si rapide , que leur angle avec l'horison , est de 65 degrés.

Il y a sur toutes les parties de la côte , différentes sources d'eau chaude. Le thermomètre de Fahrenheit , qui , en plein air , étoit à 62 degrés (1) , étant plongé dans une de ces sources , monta à 90 (2). En immergeant la boule du thermomètre dans l'endroit d'où une source jaillissoit , il passa le terme de l'eau bouillante.

Les eaux du bassin fourmilloient de tanches , de perches et de brêmes.

(1) 23 degrés $\frac{1}{2}$, d'après Réaumur.

(2) 34 degrés , d'après Réaumur.

Après les avoir pêchés, on pouvoit, sans se déplacer, les jeter dans une des sources voisines, et ils y étoient cuits en quinze minutes. Quelques-uns des officiers profitèrent de cet avantage, et firent un excellent repas.

Tout ce sol est miné en quelque sorte par une chaleur souterraine. On voit de tous côtés s'élever des vapeurs. Il suffit de déranger les pierres pour faire naître une source. Ces indices et beaucoup d'autres, joints à une roche isolée, conique, composée de diverses substances qui ont subi un degré plus ou moins avancé de vitrification, ont fait croire au docteur Gillan que l'île entière d'Amsterdam est le produit des feux volcaniques. Le bas-

sin dont nous venons de parler, est un cratère rempli d'eau. C'est peut-être le plus large qui soit sur tout le globe. Son diamètre surpassé de beaucoup ceux de l'Etna et du Vésuve. Il faut que son existence soit bien ancienne, car la lave qu'il a vomie, a eu le tems de se décomposer, et de se réduire en poudre impalpable; charriée par les vents sur toute la surface de l'île, elle y est devenue favorable à la végétation. L'herbe est très forte dans les environs du cratère. Les tiges qui retombent et pourrissent chaque année, forment une couche de terreau fertile, de plusieurs pieds de profondeur. Mais comme le sol n'est comprimé que par son propre poids, les pluies d'été, les

torrens formés par la fonte des neiges, y créusent des ravines considérables. Il y a des cavités ou réservoirs naturels où l'eau, ombragée par les hautes herbes, et presque entièrement garantie des rayons du soleil, se conserve toute l'année sans s'évaporer.

On ne marche qu'avec peine sur le sol de cette île, parce qu'il est mobile, spongieux et rempli des excavations qu'y font les oiseaux pour déposer leurs nids. Au centre de l'île, est un endroit de deux cents pas de longueur, où prend, dit-on, naissance une des sources, qui coule dans les crevasses de la lave, jusqu'àuprès du grand cratère. La chaleur excessive de ce lieu, rend toute végé-

tation impossible. La surface est une bourbe visqueuse ; dès qu'on la remue , il en sort , avec violence, des vapeurs abondantes. Des voyageurs qui y sont entrés par mégarde, ont eu le pied brûlé.

Tous les réservoirs et les sources chaudes , une seule exceptée , sont remplis d'une eau saumâtre. La fontaine dont l'eau est bonne à boire, descend avec vitesse des bords supérieurs du cratère ; sa chaleur n'excède pas 112 degrés (1) ; elle est ferrugineuse; cependant les marins qui s'arrêtent dans cette île , n'en boivent pas d'autre , et n'en éprouvent aucunes suites fâcheuses. Le goût n'en est pas agréable ; mais

(1) 42 degrés , d'après Réaumur.

avec

avec de l'habitude, on s'y familiarise.

Cette île est tellement minée par les feux souterrains, qu'en la considérant pendant la nuit, de dessus le pont, l'on apercevoit sur les montagnes, des flammes qui s'échappoient des crevasses. Pendant le jour, on ne voyoit que de la fumée.

L'île d'Amsterdam gît par 38 d. 42' de latitude Sud, et 76 d. 54' de longitude orientale. Sur le grand cratère, la déclinaison de la boussole étoit de 19 d. 54' à l'Ouest. On ne peut y aborder que du côté de l'Est : le grand cratère y forme un port dont l'entrée s'approfondit de jour en jour. Sa longueur totale, du Nord au Sud, est

de plus de quatre milles; sa largeur, de l'Est à l'Ouest, est de deux milles et demi, et sa circonference, de onze milles ; ce qui presente une superficie de huit milles quarrés, ou cinq mille cent vingt acres ; presque tout le sol est d'une grande fertilité.

L'Anglais qui y séjournoit pour la seconde fois, disoit que l'hiver y étoit désagréable. Les tempêtes sont alors fréquentes ; il tombe beaucoup de grêle et de neige : les vents de nord-ouest et de sud-ouest, soufflant avec une force continue, rendent la mer très-mauvaise. Il n'est pas rare que les eaux de la crique se soulèvent et aillent frapper le sommet de la montagne, qui

cependant n'a pas moins de sept cents pieds de hauteur.

Les cinq personnes laissées dans l'île avoient eu si peu de provisions, qu'elles y seroient mortes de faim, si elles n'avoient trouvé du gibier et du poisson. Le pain et les légumes leur manquoient absolument. Mais, outre les vivres que les deux vaisseaux leur laissèrent, les jardiniers plantèrent auprès de leurs huttes, des patates et d'autres végétaux qui seront utiles, non-seulement à eux, mais aux autres marins qui, par la suite, séjourneront dans cette île.

De tous les poissons qu'on pêche sur la côte, le plus recherché est une espèce de morue.

La barre, à l'entrée de la crique, est tellement remplie d'écrevisses,

que quand la mer est basse , on peut les prendre à la main. Les matelots anglais les pêchoient avec des paniers , où ils avoient mis pour appât un peu de chair de requin. Quelques lignes armées de leurs hameçons , procuroient bientôt assez de poisson pour nourrir l'équipage toute une semaine : et cependant ces parages sont infestés de deux espèces de requins dont la voracité est connue.

Un de ces requins que prirent les Anglais , avoit onze pieds de long sur cinq de large ; on trouva dans son estomac , un pingouin tout entier. Les pingouins , que les naturalistes classent parmi les oiseaux , tiennent assurément beaucoup de la nature du poisson , non

pas seulement par leur habitude de vivre dans l'eau , mais par la disposition de leurs plumes , arrangées comme des écailles , et la conformation de leurs ailes , qui ressemblent plutôt à des nageoires . L'espèce commune , dans ces parages , est nommée *chrysotoma* par *Linné* . Ses caractères spécifiques sont de longues plumes jaunes qui forment deux demi-cercles , et en quelque sorte , deux sourcils autour des yeux de l'animal .

Aucun des oiseaux qui fréquentent cette île , n'existe au même degré de latitude dans l'Océan septentrional . On remarque parmi les plus grands , diverses espèces d'albatrosses . Les naturalistes supposent que celle nommée *exulans* , n'a

qu'un rudiment informe de langue ; mais nos voyageurs en examinèrent plusieurs ; ils leur trouvèrent la langue bien formée, et aussi longue que la moitié du bec.

L'albatrosse a une peine extrême à prendre son essor , attendu la longueur de ses ailes. Elle est obligée de s'élancer du haut d'un rocher , ou de courir long-tems sur la côte , afin de frapper l'air avec plus d'avantage. Une fois qu'elle est sur l'eau , elle n'en sort qu'avec la plus grande difficulté.

Le grand pétrel noir (*procellaria equinoctialis*) est également commun dans l'île d'Amsterdam ; c'est l'ennemi déclaré de l'albatrosse ; il l'attaque en l'air , mais il n'ose pas la poursuivre dans l'eau.

Le pétrel est méchant et glouton ; mais un des passagers du *Lion* parvint à en apprivoiser un ; il mangeoit des restes de viande , des intestins de volailles , et se baignoit avec délices dans une cuve remplie d'eau de mer.

L'albatrosse n'est pas le seul volatile auquel le grand pétrel noir fasse la guerre ; les pétrels bleus d'Amsterdam (*procellaria forsteri*) sont plus souvent encore exposés à sa voracité ; il en mange le cœur et le foie. Nos voyageurs , en parcourant l'île , virent plusieurs centaines de pétrels bleus que leur ennemi avoit éventrés , et ensuite abandonnés. Les pétrels bleus sont obligés de se cacher , le jour , dans l'intérieur des terres ; la nuit , ils quittent leur re-

traite pour aller chercher leur pâture ; c'est ce qui avoit engagé les cinq chasseurs dont nous avons parlé, à les appeler *oiseaux de nuit*. Comme ils recherchent la lumière, les chasseurs en profitoient pour les attirer, et en faire un grand carnage. Cette nourriture leur plaitoit beaucoup.

Le pétrel bleu est environ de la grosseur d'un pigeon : il en existe dans la même île un autre, noirâtre et plus petit. Pendant le mauvais temps, il nage derrière les vaisseaux ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de *pétrel des tempêtes* ; les matelots, faisant sans doute allusion à quelque vieux conte aujourd'hui oublié, les appellent *poulets de la mère Carey*.

Le plus beau des volatiles d'Amsterdam est, sans contredit, *l'oiseau d'argent* (*sterna hirundo*). Il est de la grosseur de l'hirondelle, et a pareillement la queue fourchue; son bec et ses tarses sont d'un brillant cramoisi; son ventre est blanc; son dos et ses ailes sont d'un bleu cendré. Il se nourrit de petits poissons qu'il pêche à la surface de l'eau. M. Maxwell en ayant tué un, trouva dans son bec un poisson d'environ 3 pouces de longueur.

Cet oiseau vole par troupes, et ne semble avoir aucune crainte du danger. Quand on en a pris un jeune, tous les autres voltigent pendant long-tems autour du ravisseur, font le plus de bruit qu'ils

peuvent , et semblent vouloir lutter contre lui à coups de bec.

Perron se prêta complaisamment à guider plusieurs officiers du *Lion* dans les endroits les plus curieux de l'île. Mais combien ne durent-ils pas être mortifiés , quand , après avoir remis à la voile , ils s'aperçurent qu'on avoit profité de l'absence de l'honnête Perron , pour lui voler une grande partie de ses peaux ?

Quelques Anglais qu'on a soupçonnés d'être d'un rang au-dessus de celui de simples matelots , se rendirent à terre pendant l'absence de Perron , avec des liqueurs spiritueuses , objet de tentation auquel les quatre chasseurs ne purent résister. Ceux-ci commencèrent à faire le marché assez raisonnablement , à

cela près qu'ils vendoient une chose qui n'étoit pas à eux. Mais dès que leur raison fut un peu troublée par le rhum , ils donnèrent les peaux avec une inconcevable profusion. Ainsi la bienveillance de Perron envers les étrangers , dut être pour lui la cause d'une perte énorme , car il étoit intéressé dans l'entreprise ; les autres n'étoient que des salariés.

Sir Erasme Gower ne fut informé de cette spoliation que quand il n'étoit plus tems de la réparer. Il ordonna que l'on recherchât toutes les peaux qu'on avoit si illégitimement acquises. On en retrouva quelques-unes , et il fut décidé qu'on les déposeroit à Canton. On verra , par

la suite , quelles raisons empêchent ce projet de se réaliser.

L'île de St.-Paul , qui est au nord de celle d'Amsterdam , en diffère cependant à tous égards. Elle ne présente ni montagnes , ni hauteurs coniques. On dit qu'il s'y trouve de l'eau douce en abondance ; mais ni le mouillage , ni le débarquement n'y sont commodes. Les vaisseaux perdirent ces deux îles de vue le 2 février.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Séparation des deux vaisseaux.—Entrée dans le détroit de la Sonde.—Arrivée à Batavia.—Naturels de Java.—Révolte des colons chinois.—Épices.—Description de Batavia.

Le *Lion* et l'*Indostan* étoient encore beaucoup au sud de la route que suivent ordinairement les vaisseaux de l'Inde. En se dirigeant au nord-est, ils espéroient rencontrer enfin des bâtimens expédiés de Canton pour l'Angleterre, et qui pourroient leur apprendre quelle impression avoit faite en Chine, la nouvelle de l'ambassade. Ils s'écartèrent l'un de l'autre plus qu'ils ne le fai-

soient ordinairement, afin d'embrasser un plus vaste horizon, et de découvrir plus aisément les navires sortant du détroit de la Sonde. Déjà plusieurs voyageurs préparaient des lettres, afin de les envoyer, par la première occasion, à leurs parens et à leurs amis.

On commençoit à sentir les inconveniens d'un trop long séjour à la mer : des symptômes de scorbut se manifestoient parmi les équipages.

À 7 degrés de latitude et 103 de longitude, on découvrit une petite île que l'on jugea être celle de Clapp. Elle n'a guère plus de 7 ou 8 milles de tour ; mais elle est assez élevée pour qu'on puisse, par un beau tems, la découvrir de plusieurs lieues. Le 25 février, on eut connois-

sance de la pointe la plus occidentale de l'île de Java. On ne tarda pas à apercevoir l'île du Prince, et l'entrée du détroit qui est formé par la bande sud-est de la grande île de Sumatra, et l'extrémité nord-ouest de celle de Java.

Ce même canal est parsemé d'une multitude de petites îles ; leur ensemble présente un spectacle on ne peut plus pittoresque. Il en est une au milieu, que les marins anglais appellent *Thwart-the-way* (1), ou la *Centrariaite*, parce qu'elle embarrasse le passage. Deux autres plus petites, s'appellent le *Bonnet* et le *Bouton*. Leurs côtes sont nues et

(1) Ces mots veulent dire littéralement *travers le chemin*.

escarpées ; mais la plupart des autres sont unies , assises sur des rochers de corail , et boisées.

Une plage de sable blanc entoure quelques-unes des petites îles ; des bosquets d'arbres touffus , croissent sur le bord de la mer : leurs branches pendantes retombent dans l'eau. Un grand nombre d'écueils sont couverts de petits animaux aquatiques , auxquels la nature a donné assez d'instinct pour se construire leurs habitations calcaires. Ces amoncèlements de coraux et de madrépores , ouvrage des industriels polypes , s'élèvent insensiblement au-dessus de la surface de l'eau ; des matières végétales y adhèrent ; des plantes , des arbres y croissent , et enfin elles deviennent

de nouvelles îles , ou augmentent l'étendue de celles qui doivent leur existence à la même origine.

Tels sont les moyens variés qu'emploie la nature pour atteindre le même but. Ici , c'est le Brésil qu'elle élève sur une base de granit ; là , par une commotion subite , elle fait sortir du sein des flots , l'île d'Amsterdam. Dans d'autres lieux , comme dans le détroit de la Sonde , elle fait naître de nouvelles terres par le ministère d'êtres animés.

Le *Lion* et l'*Indostan* s'étoient séparés , mais ils se rejoignirent à l'île du Nord. Le dernier avoit rencontré , à l'entrée du détroit , un vaisseau de la compagnie des Indes , en retour de la Chine. Ce navire apportoit à l'ambassadeur , des dé-

pêches des commissaires de la compagnie à Canton. En conséquence, on l'avoit attendu dix jours à Batavia : mais ne le voyant pas arriver, le capitaine avoit déposé ses dépêches, et continué sa route.

La traversée de l'île du Nord à Batavia, fut comme une promenade de plaisir. Les flots de la mer étoient paisibles, et laisseoient à découvert une infinité de groupes d'îles de corail. Ces productions marines étoient des madrépores, des tubipores, des cellipores, plats, ronds, ramifiés, blancs, bleus ou bruns. Du même pied, sortoient quelquefois des branches qui réunissoient ces trois couleurs. Le *tubularia musica* étoit le seul rouge. Indépendamment des animaux

qui créent ces masses de corail, il en est d'autres qui, pour la plupart, sont fixés au fond de la mer; de ce nombre, sont le diérisson de mer, l'étoile de mer et l'*halotarie*. Quelques-uns de ces *zodophytes*, plus bornés dans leurs mouvements que l'huître commune, restent perpétuellement à la même place, et ne sont pas sujets, comme celle, à être transportés d'un banc à un autre, soit par l'impulsion des marées ou des courans, soit par toute autre cause. Incrustés dans une roche calcaire, ces êtres animés n'ont pas d'autre mouvement que celui qui est nécessaire pour ouvrir leurs valves et les refermer sur la proie que le hasard amène à leur portée. Ils offrent, en un mot, tous les

degrés différents qui existent dans l'organisation animale , depuis la locomotion rapide et une sensibilité exquise , jusqu'à la simple irritabilité végétale , où ces deux règnes de la nature semblent se confondre par une limite imperceptible.

Le *Lion* et l'*Indostan* mouillèrent auprès d'un de ces groupes , auquel la multitude de rochers qui le composent , a fait donner le nom des *Mille Iles*. Les étoiles brillaient du plus vif éclat ; les constellations austerales du *Centaure*, de la *Croix* et de l'*Argo* se distinguaient par leur lumière scintillante.

Le 6 mars , les vaisseaux mouillèrent dans la baie de Batavia , par 6 degrés 10¹ de latitude méridionale , et 106 degrés 51¹ de longi-

tude orientale ; la déclinaison de la boussole étoit d'un demi-degré à l'ouest.

La rade est spacieuse , et le mouillage est excellent ; une rangée circulaire d'îles , met les vaisseaux à l'abri de la haute mer. Plusieurs jonques chinoises y étoient à l'ancre ; et comme ces bâtimens sont trop mal construits pour entreprendre des voyages de long cours , leur présence indiquoit que la Chine n'étoit pas éloignée. Le grand nombre de navires hollandais mouillés devant la ville , annonçoit clairement que cette place est le centre du commerce des Hollandais , et la chef-lieu de leurs possessions en Asie.

Quoique la mission de lord

Macartney eût excité de grandes alarmes, son excellence n'en fut pas moins complimentée à bord par le gouverneur hollandais, et reçue ensuite à terre avec des honneurs distingués.

Lord Macartney calma les inquiétudes du gouverneur et du conseil de Batavia, en leur faisant part de la communication loyale et des offres de service que la cour avoit faites aux États-Généraux, au sujet de l'ambassade. Ces messieurs, qui n'en étoient pas encore instruits, ne dissimulèrent point les craintes qu'ils avoient eues, non plus que l'intention où étoient leurs agens à Canton, de contrarier les démarches de la légation. Mais, persuadé que le commerce des deux nations

pouvoit également prospérer , le gouvernement se décida à envoyer sur-le-champ à Canton , des instructions nouvelles , pour qu'on secondât l'ambassadeur , au lieu de s'opposer à ses efforts .

Les dépêches que son excellence reçut des commissaires de la compagnie à Canton , faisoient pressentir un accueil favorable . Ils man-
doient :

« Que s'étant adressés à deux des principaux marchands , pour solliciter une audience du *fou-yen* , ou gouverneur de Canton , qui commandoit en l'absence du gouverneur de la province , afin de lui remettre la lettre du président des directeurs de la compagnie , ces marchands devinèrent aisément

» ment que la dépêche 'avoit pour
» objet l'ambassade dont le bruit
» s'étoit déjà répandu , et qu'ils
» avoient témoigné quelque crainte
» que cette mesure n'eût des suites
» fâcheuses pour le commerce , les
» propriétés et la sûreté personnelle
» des marchands chinois de Canton ;
» mais que les commissaires les
» avoient assurés que l'ambassade
» ne pouvoit qu'avoir des résultats
» avantageux pour tout le commerce
» en général.

» Les motifs de l'ambassade
» avoient été scrupuleusement exa-
» minés par les officiers du gouver-
» nement , avant d'accorder aux
» commissaires l'audience qu'ils de-
» siroient ; et ceux-ci avoient protes-
» té qu'on n'avoit d'autre but que de
» resserrer

» resserrer les liens de l'amitié qui
 » unissoit déjà les cours de Pékin et
 » de Londres ; d'étendre , à l'avant-
 » age des deux peuples , des rela-
 » tions qui s'étoient formées depuis
 » tant d'années.

» Cette explication avoit sans
 » doute paru satisfaisante , puis-
 » qu'on avoit fixé le jour de leur
 » réception à une époque infini-
 » ment plus rapprochée qu'ils ne
 » devoient s'y attendre , d'après le
 » caractère dilatoire et minutieux
 » des Chinois.

» Le gouverneur leur avoit fait
 » ensuite demander quels étoient le
 » rang et la condition de l'homme
 » qui avoit écrit la lettre ; si c'étoit
 » un officier du roi , et s'il exerçoit

* un des premiers emplois du
* royaume.

» On avoit répondu qu'à la vé-
» rité, la lettre n'avoit pas été écrite
» par un officier du roi d'Angle-
» terre, mais qu'elle avoit été en-
» voyée de l'aveu de ce monarque,
» pour annoncer l'arrivée de son
» ambassadeur à Pékin.

» La qualité de celui qui avoit
» écrit la lettre, avoit occasionné
» une discussion sur la manière
» dont ils devoient être reçus ;
» mais en insistant trop minutieu-
» sement sur le cérémonial, il étoit
» possible qu'on refusât de prendre
» la lettre, jusqu'à ce qu'on eût
» reçu des ordres de Pékin ; c'étoit
» un subterfuge qu'avoit imaginé le
» *hoppo*, ou mandarin qui avoit le

» plus de rapports avec les Européens, et qui avoit le plus grand
» intérêt à empêcher que leurs re-
» montrances ne parvinssent à la
» cour ; il sembloit annoncer le
» dessein de le suggérer au *fou-yen* ;
» en conséquence, on avoit pris le
» parti de rendre la lettre de la ma-
» nière dont on l'exigeroit.

» Toutefois, il avoit été néces-
» saire d'en communiquer préala-
» blement le contenu, et ce n'étoit
» pas sans peine qu'en étoit parvenu
» à se faire entendre des marchands
» chinois, seuls interprètes des Eu-
» ropéens.

» Cependant, l'entrevue s'étoit
» terminée par la promesse d'en-
» voyer la lettre à l'Empereur, et
» de faire part de la réponse. En

» conséquence , l'Empereur avoit ,
» peu de tems après , publié un
» édit par lequel il déclaroit sa sa-
» tisfaction au sujet de l'ambassade
» projeteé . Il avoit donné des or-
» dres pour que l'on placât sur les
» côtes , des pilotes tout prêts à
» conduire les vaisseaux , soit à
» Tien-Sing , soit dans tout autre
» port que la légation voudroit
» choisir . »

Les commissaires ajoutoient que
» déjà l'effet qu'on pouvoit atten-
» dre de l'ambassade , se faisoit
» sentir parmi les officiers du gou-
» vernement de Canton . Le com-
» merce étoit soumis à moins d'en-
» traves ; on accueilloit avec plus
» d'égards les représentations des
» agens de la compagnie . Le *hoppo*

» parloit d'abolir les droits exorbitans qui pesoient sur le commerce de Macao. ».

Lord Macartney communiqua ces dépêches au gouvernement de Batavia. Ces heureuses nouvelles engagèrent le gouverneur à donner plus de magnificence à la fête que l'on préparoit pour célébrer l'anniversaire de la naissance du prince d'Orange, stathouder des Provinces-Unies. On déploya en cette occasion un luxe vraiment oriental. L'ambassadeur et toute sa suite, assistèrent à la fête, qui eut lieu dans la maison de campagne du gouverneur. Une avenue d'arbres, bordée de canaux, y conduisoit. D'un côté, le spectacle imprévu

d'une foire flamande (1) avec toutes ses accessoires grotesques , attira quel-

(1) Il y a dans l'anglais *the unexpected exhibition of the humours of a Flemish fair, arrested the time and attention of the guests.* Le littérateur distingué qui le premier a publié la traduction du Voyage de lord Macartney , a traduit ce passage d'une manière tout-à-fait curieuse. « On voyoit une beauté flamande qui essayoit d'amuser le peuple par ses gentillesses. » Je laisse au lecteur instruit à juger qui de nous deux a rendu le vrai sens du mot *fair* , qui , à la vérité , signifie une *beauté* , une *belle* , une *blonde* , mais qui signifie encore une *foire* , un *spectacle forain* . En supposant qu'il se soit trompé , je ne prétends aucunement dépréier son talent. Tout le monde sait combien il est facile de se méprendre sur les mots qui ont plusieurs acceptations. (Note du traducteur.)

que tems les regards des convives ; de l'autre, plusieurs acteurs chinois, montés sur une charrette , rappelaient l'origine des représentations dramatiques.

Un bal magnifique précéda un repas somptueux ; des illuminations , des feux d'artifice , furent exécutés dans le jardin ; leurs clarités se multiplioient par la réverbération de plusieurs nappes d'eau. On ne se sépara que le matin.

Quoique de telles scènes de plaisir annoncent , de la part des personnes qui s'y livrent , quelque vigueur et quelque santé , cependant la plupart des colons hollandais de Batavia , notamment ceux qu'on rencontre dans les rues ou sur le seuil de leurs portes , sont pâlés ,

foibles et languissans. La ville de Batavia, située au milieu de marais et d'eaux stagnantes, d'où s'échappent, tous les matins, des vapeurs pestilentielle et des miasmes délétères, est peut-être le lieu le plus mal-sain du monde. Les arbres qui ombragent les quais et bordent les canaux, empêchent la libre circulation de l'air. Ajoutez à cela la malpropreté des habitans, et la funeste influence du climat. Il est difficile de passer tout-à-coup des régions froides du Nord, au ciel brûlant de la Zone torride, sans être exposé à des maladies.

Les étrangers qui arrivent à Batavia, ne tardent pas à devenir foibles et languissans. Ils sont d'abord attaqués d'une fièvre - tierce qui,

après deux ou trois accès, devient double-tierce, ensuite tierce continue. Le malade périt quelquefois dès le second ou le troisième accès; mais alors les symptômes sont accompagnés d'un délire continu, d'une forte circulation du sang, qui se porte au cerveau.

On fait rarement usage du *quinqua* pour la cure de cette fièvre, ou on ne l'emploie qu'en très-petites doses; on ne fait pas même observer de régime au malade. Le seul remède qu'on lui administre, c'est une solution de camphre dans de l'esprit-de-vin; on lui en fait prendre une petite cuillerée dans un verre d'eau. D'après ces circonstances, Batavia auroit besoin des plus habiles médecins; cependant ceux qui s'y

établissent , n'ont presque pas de notions de leur art. Ils ne connaissent pas d'autre maladie que la fièvre , qu'ils regardent en théorie comme l'ennemie du corps humain. Quant à la pratique , ils croient que le camphre est le plus puissant fébrifuge , et ils l'administrant dans tous les cas , et à tous les périodes de la maladie. La fièvre intermittente n'y est pas toujours fatale ; mais elle dure quelquefois plusieurs années de suite. Ceux qui en sont atteints , finissent par s'y accoutumer , et dans l'intervalle des accès , ils s'occupent d'affaires , ou jouissent des plaisirs de la société. Attentifs aux progrès de la fièvre , ces malades peuvent calculer au juste le temps qu'ils ont encore à vivre. On estime que la moitié des

Européens qui se fixent à Batavia , pérît avant l'année révolue ; c'est ce qui donne à cette ville l'aspect d'un champ de bataille , ou d'une place assiégée . Tant de gens meurent journallement , qu'on n'y prend presque pas garde . Les femmes sont moins sujettes que les hommes à ces fâcheux accidens ; elles s'exposent moins souvent aux rayons brûlans du soleil ; elles prennent beaucoup de bains froids , et vivent avec plus de sobriété .

Nous vimes , à Batavia , une dame qui y étoit arrivée depuis dix mois avec onze personnes de sa famille . Elle avoit déjà perdu son père , six sœurs et un beau-frère ! Mais il y a des personnes dont le tempérament résiste victorieusement au climat ;

entr'autres , le gouverneur de Batavia y séjournoit depuis quarante ans ; il s'appliquoit beaucoup aux affaires , et ne prenoit aucun soin de sa santé.

On cultive aussi les lettres dans ce pays , où la majeure partie des habitans s'adonne à des spéculations plus lucratives : on y voit un observatoire un peu négligé , il est vrai ; mais il y existe une académie des sciences et de littérature. Parmi les témoignages de considération que reçut l'ambassadeur , on lui présenta , ainsi qu'à une personne de sa suite (1) , un diplôme de membre de cette académie , avec une collection complète de ses mémoires. Un

(1) Sir Staunton;

des

des conseillers, qui avoit rempli autrefois, au Japon, les fonctions de chef du commerce hollandais, se proposoit de publier une description de cet empire (1).

Un autre conseiller, chez qui logeoit l'ambassadeur, possédoit une précieuse collection d'histoire naturelle. Il donna à ses hôtes plusieurs de ses doubles; entr'autres, il leur fit présent d'un superbe faisan, qui, au témoignage du docteur Shaw, membre du Muséum

(1) M. Isaac Fizing, qui, vers la fin de 1794, a été nommé ambassadeur des Provinces-Unies auprès de l'empereur de la Chine. M. Van Braam-Houckgeest en a publié la relation. (*Note du traducteur.*)

britannique, n'a encore été décrit par aucun ornithologue. Il diffère de tous ceux dont Linné et Latham ont donné la description ; mais il a quelques rapports avec le *phasianus curvirostris*, ou *faisan impéyan*. Sa queue étoit mutilée, et il n'a pas été possible de savoir s'il devoit être rangé dans la division des faisans à queue *tunisiforme* ou à queue ronde.

Le plumage de ce bel oiseau est d'un noir lustré et chatoyant. L'extrémité du dos brille d'un éclat très-vif ; suivant le point de vue dont on l'envisage, elle est d'un noir d'acier foncé, ou d'un rouge-orange très-vif. Le corps de l'oiseau est environné d'une large zone de cette élégante couleur ; mais elle

est plus obscure sur le ventre que sur le dos. Le gosier est garni d'une paire de claires qui forment presque un angle, et se réunissent au-dessus de l'ouverture du bec. Sa tête est ornée d'une espèce de crête de longues plumes rejetées en arrière. Son bec est beaucoup plus long et plus recourbé que celui de tous les autres faisans du même genre, si l'on en excepte le *faisan impeyana*. Les plumes du cou, du dos et de la gorge, sont rondes et imbriquées, comme celles du coq d'Inde. Ses tarses sont forts et armés d'ergots extrêmement gros, longs et aigus ; leur couleur, ainsi que celle du bec, est pâle. On peut le nommer *faisan au dos couteur de feu*, et

F 2

l'on peut fixer, par cette phrase, ses caractères spécifiques :

« Faisan noir, avec une nuance
 » bleu-d'acier, les côtés du corps
 » roux, l'extrémité du dos couleur
 » de fer incandescent, la queue
 » ronde, les deux pennes du milieu
 » d'un jaune pâle. »

C'est en vain que le voyageur cherche à Batavia, les animaux, les arbres, les plantes qu'il a coutume de voir en Europe. L'oiseau le plus commun, est celui qu'on appelle, dans le pays, la *couronne*, et qu'il ne faut pas confondre avec l'*ardea pavonina* (1) de Linné. Il n'a rien de commun avec

(1) Héron à tête de paon.

lai que la crête : il ressembleroit plutôt à la *columba cristata*.

Le magistrat chez qui lord Macartney étoit logé, avoit dans sa basse-cour plusieurs grands *casoars* qui, bien qu'ils fussent apprivoisés, laisseoient apercevoir leur naturel féroce, en frappant à coups de bec les personnes qui les approchoient de trop près.

Les plates-bandes des jardins ne sont pas bordés de buis, mais de jasmin d'Arabie, dont les fleurs parfumées décorent aussi les pagodes des Indous. Les Hollandais ont développé à Batavia, leur goût naturel pour les jardins. La campagne, insalubre et marécageuse, où l'on peut dire que l'air est infect et l'eau empoisonnée, est cependant

ornée de superbes maisons , de jardins florissans , d'avenues , de canaux , de ponts-levis. Un jeune homme qui venoit d'y arriver , enchanté du sublime spectacle qui s'offroit à ses regards , mais préoccupé des dangers qu'y courroit la vie des hommes , s'écria avec enthousiasme ; « Quel délicieux séjour à ce seroit pour des immortels ! ».

La saison la plus favorable à la santé , commence au mois de mars , et finit en novembre. La brise de mer y commence à 10 heures du matin , et dure jusqu'à 4 heures après midi ; ensuite le calme règne jusqu'à 8 heures. La brise de terre succède , et n'est interrompue que par quelques intervalles. Le calme renait à la pointe du jour , et dure

jusqu'au moment où la brise de mer recommence.

Pendant le séjour que fit le *Lion* dans la rade de Batavia, le thermomètre de Farenheit s'y soutint entre 86 et 88 degrés (1). Dans la ville, il marquoit deux degrés de plus (2). Mais il ne faut pas juger, d'après ces données, de l'influence que la chaleur pouvoit avoir sur l'organisation animale, car le moindre mouvement de l'air suffit pour rafraîchir le corps humain. Le climat de Batavia diffère encore des autres climats, où les nuits sont quelque-

(1) 37 et 38 degrés du thermomètre de Réaumur.

(2) Un peu moins d'un degré du thermomètre de Réaumur.

fois de 20 degrés (1) plus froides que le jour. Ici, c'est tout le contraire : pendant la nuit, le thermomètre monte communément de 4 ou 5 degrés (2) au-dessus du point où il étoit à l'ombre vers midi.

Les maux de dents, si communs dans les contrées septentrionales de l'Europe, sont inconnus aux naturels de Java. Il est vrai qu'ils doivent en partie cet avantage à l'usage où ils sont de ne se nourrir que de végétaux, et de s'abstenir de liqueurs fermentées. Mais tels sont les caprices de la mode, que dans ce pays, il est du bon ton d'avoir les dents aussi poires que le jais.

(1) 6 ou 7 degrés de Réaumur.

(2) 1 ou 2 degrés *idem*.

Les Javans se peignent en conséquence toutes les dents en noir , excepté celles du milieu , qu'ils recouvrent d'une feuille d'or . Dès que la couleur ou la dorure commence à s'user , ils la réparent avec autant de soin qu'en peuvent mettre nos beautés d'Europe , pour maintenir la blancheur de leurs dents .

L'insalubrité du climat de Batavia est si généralement connue , que malgré la facilité d'y faire une fortune rapide , la plupart des Européens sont découragés d'aller s'y fixer . Aussi les emplois , même les plus importans , sont-ils souvent confiés à des hommes peu capables de les remplir . Lors du passage de l'ambassade , le premier médecin de la

ville, et un des principaux ecclésiastiques, étoient deux hommes qui avoient commencé par être barbiers.

La garnison ne se recrute pas en Hollande, mais presque toujours en Allemagne, où l'on séduit par ruse ou l'on enlève par force d'infatigables cultivateurs. Il leur est, en apparence, permis de retourner dans leurs foyers après qu'ils ont servi un certain espace de temps; mais cette facilité n'est qu'illusoire. Leur solde est trop modique, pour qu'ils puissent payer leur passage : aussi sont-ils, dans le fait, obligés de s'enrôler de nouveau. Le gouvernement a, dit-on, la politique barbare d'intercepter toute correspondance entre ces malheureux soldats et la

pays qui les a vus naître. Il les prive ainsi à jamais d'avoir des nouvelles de leur famille , et d'en recevoir quelques secours.

Peu de tems avant notre arrivée , le duc de Wurtemberg , en vertu d'un traité avec la compagnie hollandaise des Indes , avoit envoyé à Batavia un de ses régimens : mais la plus grande partie des soldats et des officiers de ce corps , avoient péri en moins d'un an !

Tout individu qui se fixe à Batavia , doit préalablement s'enrôler comme soldat. Mais la confiance du gouvernement réside moins dans ses forces militaires que dans l'influence du climat , qui anéantiroit bientôt une armée ennemie. Obligée de s'arrêter devant les fortifi-

éations assez considérables de la place, elle succomberoit en peu de tems aux maladies fiévreuses.

La garnison de Batavia devroit consister en 1200 Européens, dont 300 artilleurs ; mais comme le climat ne permet pas de porter toujours ce nombre au complet, on y supplée par des naturels du pays. A l'époque de notre passage, 700 Européens et 500 Javans faisaient le service de la place. Il y a de plus, dans la ville, 300 volontaires non soumis à la discipline, et divisés en deux compagnies.

Les Hollandais ont encore à leurs ordres un grand nombre de troupes irrégulières du pays ; elles se composent de Javans non incorporés et de Chinois, dont ils se défient tellement,

lement, qu'ils ne les arment que de lances.

Le château de Batavia est bâti de roches de corail. Les murailles de la ville sont construites avec une lave compacte, d'un bleu foncé, qui résonne comme du métal, et ressemble beaucoup à la lave du Vésuve ; elle provient de montagnes situées au centre de l'île, où fume encore le cratère d'un volcan. On ne trouveroit pas une seule pierre dans le sol, à plusieurs milles autour de la ville. Le marbre et le granit qu'on y emploie, sont apportés de la Chine, dans des jonques de Canton et de *Fo-Kien*, sur les côtes sud et sud-est de cet empire. Les mêmes jonques sont

T. II.

C

communément chargées de thé, de porcelaines et de soieries (1).

Beaucoup de Chinois profitent de ces jonques pour venir demeurer à Batavia; ils y sont attirés par la même raison qui y amène les Hollandais, par le désir de faire fortune: mais leur sort y est bien différent. Les Chinois, à qui tous les emplois publiques sont fermés, qui

(1) Il paraît que la pierre à bâtir y est embarquée comme *lest*; moyen ingénieux de rendre presque nuls les frais de transport, puisque le lest est une chose indispensable à un navire. C'est ainsi que les Hollandais importent dans leur patrie la *pouzzolane* de Naples, dont ils construisent leurs digues et leurs fondations imperméables à l'eau.
(*Note du traducteur.*)

n'obtiennent rien par faveur, n'ont d'autre moyen de prospérer, que de continuer l'exercice de leur industrie. Ils ne négligent rien de ce qui peut leur procurer quelque bénéfice : dans la ville, ils sont marchands en détail, commis, couriers ; à la campagne, ils sont fermiers, labouteurs. Ils se livrent particulièrement à l'exploitation des cannes à sucre. Enfin, à force de travail et de persévérance, ils acquièrent de grandes richesses.

Les Hollandais, au contraire, chargés de l'administration des affaires de la compagnie, ou intéressés dans ses bénéfices, sentent bientôt qu'ils sont maîtres du pays et de toutes ses richesses. L'influence dont ils jouissent, les

met en état de faire des spéculations très-avantageuses. Ils se reposent de tous les détails sur les Chinois, qui, semblables aux Banians et aux Débaches de Calcutta et de Madras, ne sont considérés que comme des instrumens serviles. Ceux qui les emploient, renoncent à leurs premières habitudes : ils s'abandonnent à l'indolence, à la volupté, et font le sacrifice de leur vie, ou tout au moins de leur santé. Ils portent sur-tout à l'excès les plaisirs de la table.

Dans les principales maisons de la colonie, on déjeune de très-bonne heure : on prend non-seulement du thé, du café, du chocolat, mais encore de la viande et du poisson ; ensuite on trouve, sous un

péristile de plain-pied avec la salle à manger , des vins de Madère et de Bordeaux , de l'eau-de-vie de genièvre , de la bière de Hollande , et du porter anglais. On sert à chaque convive des pipes et du tabac ; il trouve à côté de lui une jarre de cuivre poli , pour recevoir les expectorations qu'occasionne la pipe. On passe dans cette occupation toute la matinée , jusqu'au dîner , qui a lieu à une heure après midi.

Immédiatement avant le repas , deux esclaves mâles vous présentent un verre de vin de Madère , afin d'aiguiser l'appétit : ensuite trois jeunes filles esclaves vous présentent , l'une un vase d'argent rempli d'eau pure , et même d'eau-rose , pour vous laver les mains ; la

G 3

seconde, un bassin d'argent avec un couvercle de même métal, concave et percé de petits trous, pour recevoir l'eau après que vous vous en êtes servi; la troisième vous offre une serviette pour vous essuyer. Pendant le repas, des musiciens placés dans une pièce voisine, exécutent des symphonies.

Le dîner est servi par un grand nombre de femmes esclaves; une foule de plats couvrent la table; mais les convives, déjà rassasiés par un déjeuner copieux, ne prennent guère que des liqueurs. Le café est servi à la fin du dîner. Après le café, on va se coucher sur un lit qui consiste en un matelas, un traversin, un oreiller et une courte-pointe d'indienne; mais il n'y a

point de draps. Chacun des convives revêt une longue robe-de-chambre de toile de coton, et un bonnet de mousseline. Si c'est un célibataire, une jeune esclave reste auprès de lui, et le rafraîchit avec un éventail, jusqu'à ce qu'il s'endorme.

A six heures, on se lève et l'on s'habille ; on prend du thé, on fait une promenade en voiture, et l'on se rend dans quelque société, où l'on passe une partie de la nuit.

Les dames se trouvent rarement aux assemblées du matin, mais elles se montrent le soir. Bien peu d'entre elles sont nées en Europe ; elles descendent, pour la plupart, de colons hollandais, et ont reçu une bonne éducation. Leurs traits sont européens, mais leur teint et leur

caractère ont beaucoup de rapport avec ceux des Javans. Une pâleur mortelle est répandue sur leur physionomie, et jamais elle n'est relevée par l'éclat des roses.

Quand elles sont chez elles, elles ne sont pas autrement vêtues que leurs esclaves. Elles ont une robe de coton à manches larges, peinte en rouge et bigarrée, qui leur descend jusqu'à la cheville du pied. Jamais elles ne portent de bonnet, mais elles tressent leurs cheveux, et les relèvent sur le sommet de la tête, avec une longue épingle d'argent, à la mode des paysannes de divers cantons de la Suisse. Leur chevelure est généralement noire; elles l'ognent avec de l'huile de coco, et

y entremêlent des guirlandes de fleurs.

Quand elles vont en visite le matin, ou à la promenade, sur-tout le soir dans les cercles, elles s'habillent avec des robes de mousseline parsemées de paillettes d'or et d'argent; leurs cheveux, qu'elles ne poudrent jamais, sont surchargés de pierres précieuses. Elles ne cherchent point à contraindre leur taille ou le développement de leurs formes, pour se soumettre à une vaine mode; aussi faisoient-elles un contraste frappant avec d'autres dames récemment arrivées de Hollande, qui avoient le teint brillant, des cheveux poudrés, de grands bonnets, des paniers, et qui affectoient, suivant la mode d'alors, de rejeter

en arrière le menton , les épaules et les coudes.

Chaque dame de Batavia se fait constamment suivre d'une jeune esclave élégamment vêtue , qui , dès que sa maîtresse est assise , s'assied devant elle sur le parquet , et tient à la main une boîte d'or ou d'argent à plusieurs compartimens , où sont des noix d'arèque , des graines de cardamome , du poivre , du tabac et de la chaux éteinte . Ces substances , mêlées dans une proportion convenable , enveloppées dans une feuille de bétel , font un mastica-
toire d'un goût très-piquant , et dont l'usage est général.

Si par hasard , dans les assem- blées , les dames sont incommodées par la chaleur , elles sortent , se

débarrassent de leur parure, et reviennent ensuite en négligé. Les cavaliers suivent leur exemple. Ils quittent leurs habits incommodes, et reparoissent en veste blanche, ornée quelquefois de boutons à diamans. Les hommes d'un âge mûr, et même les membres du conseil, ôtent sans façon leurs perruques, et prennent des bonnets de nuit.

Ce n'est que dans ces occasions que les membres du gouvernement dérogent à leur plan de conduite, qui est d'éblouir le vulgaire par le faste de la représentation extérieure. Eux seuls, par exemple, ont le droit de paroître en public avec des habits de velours cramoisi. Leurs carrosses se distinguent par des ornemens particuliers ; les au-

tres voitures qu'ils rencontrent , sont obligées de s'arrêter par déférence ; une des portes de la ville n'est ouverte que pour eux. C'est ainsi qu'ils sont parvenus à étendre et à maintenir leur domination sur le nombre infiniment supérieur des naturels du pays, des esclaves qu'on y transporte , et des Chinois qu'y attire l'amour du gain.

Les Javans , c'est-à-dire les aborigènes , ont fait trop peu de progrès dans la civilisation , pour connoître d'autres besoins que ceux qu'il est facile de satisfaire dans un climat chaud et fertile. On n'a point essayé de les réduire à l'esclavage , et le gouvernement des Hollandais est peut-être moins tyrannique pour eux que celui des autres conquérants qui

qui partagent la souveraineté de l'île. Ils avoient jadis autant de petits rois que de grandes villes : aujourd'hui , le sultan de Mataram régit la partie orientale ; l'empereur de Java occupe le centre , et le roi de Bantam règne sur les districts occidentaux. Mais le rivage de la mer et la véritable puissance , appartiennent presque entièrement aux Hollandais. Ces souverains descendent de conquérans arabes qui ont établi le mahométisme dans cette île. Un très - petit nombre des naturels s'est retiré dans les montagnes , où il conserve son indépendance , la religion de ses pères , et croit entr'autres dogmes , à la transmigration des âmes.

Les princes mahométans gouvernent despotiquement et sans règles. Si l'on en croit le récit des Hollandais , l'empereur de Java maintient son pouvoir à l'aide d'innombrables armées réparties sur toute la surface du pays : il a en outre auprès de sa personne , une garde nombreuse de femmes. Ces amazones exercent le pénible métier des armes , sans négliger pour cela les occupations propres à leur sexe. Quelques-unes ont assez d'adresse pour devenir épouses du monarque. Il paroîtroit que l'origine de cette singulière garde vient de ce qu'à Java , il naît , dit-on , un plus grand nombre de femmes qu' d'hommes. Ainsi il est facile d'obtenir des recrues.

L'île de Célèbes, à l'est de Bornéo, et d'autres îles orientales, fournissent des esclaves à la colonie. Quoique leurs maîtres les traitent avec assez de douceur pour qu'ils ne s'aperçoivent pas du changement de leur condition, on en a vu cependant qui, jaloux de leur indépendance, se sont irrités contre leurs maîtres pour de très-légers motifs, et ont assouvi leur vengeance par un assassinat.

C'est dans la crainte d'éprouver de pareils accidens, que les habitans de Batavia préfèrent les esclaves femelles pour tous les genres de service auxquels on peut employer des femmes; aussi leur nombre surpassé de beaucoup celui des esclaves mâles.

Voici de quelle manière les esclaves assouvissent leur cruel ressentiment. Pour se donner plus de courage, ils prennent une dose considérable d'opium. L'ivresse les rend furieux. Dans leur désespoir, ils n'immolent pas seulement les objets de leur haine : ils s'élancent sur tous ceux qu'ils rencontrent, et les massacrent, s'ils sont les plus forts, jusqu'à ce que la nécessité d'une défense personnelle, ait engagé quelqu'un à les tuer. On dit que dans cet état, ils courent comme des énergumènes (1). Mais

(1) C'est ce qu'on appelle *courir un muck*. Voyez, pour de plus amples détails, le tome 4 du premier voyage de Cook, page 187 et suivantes; c'est le

soit dit à la honte de l'espèce humaine, ces accès de frénésie ne sont pas moins fréquens parmi les naturels libres du pays, que parmi les esclaves. Ceux qui ont mal conduit leurs affaires, perdu au jeu leur argent, leurs effets ou même leurs enfans, ont recours au même remède, et en éprouvent les affreux résultats.

Les Chinois de Batavia n'ont pas moins de goût que les autres habitans pour le jeu et pour l'*opium*; mais, grâce aux principes de modération qu'on leur a inculqués dès leur enfance, ils ne tombent pas dans les mêmes excès que les Javans.

tome 17^e. de la *Bibliothèque portative des Voyages.* (Note du traducteur.)

H 3

Mais ils sont plutôt disposés à conspirer contre le gouvernement. On dit qu'ils sont encore aujourd'hui aussi nombreux qu'ils l'étoient en 1740 , lorsqu'ils se soulevèrent contre les Européens , sous le commandement d'un de leurs compatriotes , qui se disoit issu du sang impérial. Ils furent joints par un corps formidable de Javans : mais ils furent repoussés avec perte.

Quelques jours après , le feu prit au quartier des Chinois , et plusieurs d'entr'eux furent accusés d'avoir repoussé à main armée ceux qui vouloient l'éteindre ; parce que , dit-on , ils vouloient que l'incendie consumât toute la ville , et qu'ils espéraient profiter du désordre pour égorguer tous les Européens.

L'alarme fut telle, que le gouvernement hollandais donna l'ordre de massacrer tous les chefs des familles chinoises. Les matelots à qui on en confia l'exécution, outrepassèrent ces ordres, et mirent à mort plus de vingt mille Chinois de tout sexe, de tout âge, qui se laisserent égorguer sans résistance.

Cependant cette résolution barbare fut désavouée en Hollande. Les directeurs de la compagnie, craignant qu'elle n'excitât l'indignation de l'empereur de la Chine, lui envoyèrent des députés, pour excuser la mesure cruelle qu'avoient prise leurs agens. Ces députés furent agréablement surpris, quand l'empereur leur répondit avec un grand flegme : « qu'il s'embarrassoit fort

» peu du sort de sujets indignes qui,
» pour l'appât d'un vil gain , s'é-
» toient expatriés , et avoient aban-
» donné les tombes de leurs an-
» cêtres. »

Les Chinois fixés à Batavia , pro-
fessent la plus haute vénération
pour les restes des parens qu'ils
perdent. Ils ont fait l'acquisition
d'un vaste terrain pour la sépulture
de leurs compatriotes : ils y érigent,
à grands frais , des monumens à
leur mémoire.

Chaque chef de famille un peu
aisé , possède un caveau parti-
culier.

Quand un Chinois de distinction
paie le tribut à la nature , ses plus
proches parens instruisent de leur
perte tous les autres membres de la

famille. On lave le corps du défunt, on le parfume, et on le revêt de ses plus beaux habits ; on l'assied sur un fauteuil de parade ; ses femmes, ses enfans et ses parents se prosternent devant lui en pleurant. On place devant le corps une table couverte de fruits et de plats de dessert ; on met à côté de lui des figures de cire qui représentent des domestiques destinés à le servir.

Le troisième jour, on dépose le cadavre dans un cercueil, et on le porte dans un des plus beaux appartemens, qui, en cette occasion, est tendu de *blanc*. C'est la couleur que les Chinois ont adoptée pour le deuil. Au milieu de l'appartement, est un autel sur lequel on place le

portrait du mort ; on brûle de l'encens à côté.

Les fils du défunt, vêtus d'étoffe blanche et grossière, se tiennent debout à côté du cercueil, et donnent un libre cours à leur affliction, tandis que la mère et les filles, placées derrière un rideau, de l'autre côté, font entendre des cris et des gémissements.

Le jour de l'enterrement, toute la famille se rassemble : le corps est conduit au tombeau avec une pompe solennelle. En tête du cortège, on porte, comme chez les anciens Romains, les images des parens de l'un et l'autre sexe. On y voit des figures de différens animaux, et sur-tout un grand nombre de cierges et d'encensoirs; ensuite viennent

les prêtres , avec des instrumens de musique ; puis le cercueil du mort , entouré de ses fils , habillés de blanc , et qui se soutiennent sur des bêquilles , comme si la douleur les empêchait de marcher .

Les femmes et les parentes se font porter dans des chaises où des rideaux de soie blancs les dérobent à la vue ; elles font entendre des cris ; mais des pleureuses à gages poussent des exclamations plus perçantes encore .

Les Chinois , par leur industrie et leurs talens , se sont rendus indispensablement nécessaires aux Hollandais . Ceux - ci conviennent que sans eux , la colonie ne pourrait subsister . On assure qu'il en est de même aux Philippines ,

où les Chinois ne sont ni moins nombreux , ni moins nécessaires qu'à Java ; mais les Espagnols et les Hollandais commettant les mêmes fautes que les Portugais qui les ont précédés dans l'occupation des îles indiennes , doivent s'attendre au même sort. Les Portugais qui restent à Batavia , sont employés dans les maisons hollandaises , à titre d'artisans ou de domestiques. La langue portugaise , que l'on parle encore dans presque toutes leurs anciennes possessions asiatiques , prouve quelle a été leur puissance dans cette région du globe. A Batavia , la langue des Portugais a survécu à leur autorité , et même à leur religion. Ceux de cette nation qui existent encore , ont embrassé le calvinisme

calvinisme. Ils offrent peut - être l'exemple unique de Portugais sortis du giron de l'église catholique.

Les boutiques de Batavia ne ressemblent pas du tout à celles de Rio-Janeiro , où l'on trouve des assortimens complets des marchandises les plus curieuses, pour l'usage des nombreux et opulens Portugais qui habitent l'intérieur du Brésil. On peut donc en conclure qu'il se fait , dans l'intérieur de Java , une bien faible consommation d'objets de luxe. Les boutiques de Batavia ne sont que des échopes de frippiers et de revendeurs ; mais il y existe d'immenses magasins , où l'on dépose les riches productions des Moluques et des autres îles à épiceries , pour les ré-

pandre ensuite sur toute la surface du globe. On y voit d'ailleurs des entrepôts de café, de sucre, de poivre, d'arrack et autres productions du territoire.

Les îles de Ternate, de Banda et d'Amboine ont été bien long-tems les seules où l'on cultivât des muscadiers et des gérofliers. Ces arbustes eussent sans doute prospéré dans d'autres contrées ; mais les agens de la compagnie hollandaise, animés par une sor-dide avarice, voulant s'en attribuer le monopole, et même empêcher qu'une trop grande quantité de ces denrées n'en fit baisser le prix, eurent recours à une mesure ex-traordinaire. Ils squoyèrent une troupe d'hommes, à qui ils don-

nèrent le nom d'*extirpateurs*. Ils leur enjoignirent de déraciner ces précieux et utiles végétaux, partout où l'on pourroit en introduire la culture , excepté dans ces petites îles , espérant s'en assurer ainsi la propriété et la vente exclusive.

En conséquence , les extirpateurs anéantirent le muscadier dans toutes les Moluques , à l'exception de celle de Banda. Il y a quelques années qu'un volcan ayant fait dans cette dernière île une éruption considérable , toutes les productions végétales se trouvèrent ensevelies sous les cendres , ou si fort endommagées , que pendant quelque tems , on craignit que la récolte des noix muscades ne souffrit beau-

coup , et que les Hollandais ne furent dupes de leur avidité.

Je dois cependant ajouter qu'aujourd'hui leurs agens se comportent avec plus de noblesse. Un d'entr'eux eut la générosité de choisir , dans le jardin botanique de Batavia , un jeune muscadier et une noix muscade en état de germer , et en fit présent à l'une des personnes de la légation. Cette même personne les confia à un voyageur qui partait pour l'Angleterre , et lui recommanda de les déposer dans le superbe jardin du roi , à Kew. Si cet arbre avait réussi en Angleterre , il eût été facile de le naturaliser dans les colonies anglaises des Indes orientales , de la même manière dont , au commen-

cement du 18^e. siècle, les Français parvinrent à multiplier, dans les Antilles, quelques plants de café qu'ils avoient tirés du jardin botanique de Paris. Mais le muscadier, pris à Batavia, souffrit beaucoup dans le trajet; on le laissa à Sainte-Hélène.

Le muscadier est un fort bel arbre; son tronc est parfaitement droit et couvert d'une écorce unie et brune. Il en sort une foule de branches qui, s'élèvent obliquement, mais avec régularité. Elles portent des feuilles ovales et pendantes, qui ont quelquefois un pied de longueur: le côté extérieur de ces feuilles est d'un verd agréable et luisant; elles sont partagées depuis leur base jusqu'à la pointe

par une nervure très - saillante. D'autres filaments se projettent obliquement vers les bord et les pointes ; mais leur surface intérieure se distingue par une couleur brune et luisante , sans aucun mélange de verd : on diroit qu'elles sont saupoudrées d'une poussière brune et très-fine. Ces mêmes feuilles exhalent un parfum qui annonce la nature du fruit.

Le fruit est de la forme et de la grosseur d'un brugnon. Entre le brou et le noyau , est une membrane réticulaire qui , étant desséchée , produit le *macis*. Ce qu'on appelle proprement noix muscade , est l'amande enfermée dans le noyau. Sa substance est originai-
ment molle.

Il y a dans le jardin botanique de Batavia un *géroflier*. Ce qu'on appelle le *clou de gérofle*, est l'embryon du fruit avec le calice de la fleur, avant qu'elle se soit épanouie.

Le cannelier se fait reconnoître non-seulement par les trois nervures qui divisent également la surface intérieure de sa feuille ovale, mais aussi par l'odeur parfumée qui sort de ses feuilles et de ses branches, quand on les brise.

L'arbre dont on tire le camphre a des feuilles semblables à celles du géroflier; mais elles sont plus fortes et exhalent, comme toutes les autres parties de l'arbre, l'odeur du camphre. Pour extraire le camphre, on fait bouillir dans l'eau la racine, le tronc, les bran-

ches et les feuilles de l'arbre. Cette espèce de résine monte à la surface de l'eau , et il est facile de l'en séparer.

Le poivrier est une plante rampante et herbacée. Son fruit croît sur de petits chatons ou grappes , comme celui de la vigne ; mais ils sont beaucoup plus petits (1).

(1) Il faut encore que l'ancien traducteur ou moi , fassions ici un énorme contre-sens. Il dit que le *poivrier* croît par *groupes* , comme la *vigne*. Cette définition seroit contradictoire avec ce qui précède , et d'ailleurs on n'a jamais vu que la vigne vînt par groupes. Je crois donc qu'il a confondu le nom de l'arbre avec son fruit , et qu'il n'a pas pris garde que *cluster* , qu'il traduit par *groupe* , signifie aussi *grappe* , et que le

Le bétel est une espèce de poivrier, dont les habitans méridionaux de l'Asie se plaisent à mâcher les feuilles. Ils y renferment de plus de petits morceaux d'arèque, que, pour cette raison, l'on a fort mal à propos appelée *noix de bétel*.

L'arbre qui porte la noix d'arèque, est un des plus petits de la famille des palmiers ; mais il égale presque en beauté le *chou-palmiste* des Antilles, dont le sommet est

mot anglais *grape* ne veut pas seulement dire vigne, mais raisin. Il est essentiel que je fasse ces observations, car on me jugeroit peut-être sur la traduction qui a précédé, et ce seroit moi qu'on accuseroit d'avoir fait des contre-sens.
(Note du traducteur.)

surmonté d'un bouquet de feuilles tendres , qui font un mets délicat . Ils se ressemblent parfaitement , si ce n'est pour la hauteur . Les colonnes d'un temple ne sauraient être plus régulières que leur tronc qui s'élève sans aucune branche , et de la cime duquel partent de larges feuilles comme un magnifique chapiteau . Quand la noix d'arèque est sèche , elle ressemble assez à la muscade pour la forme et le goût ; mais elle est moins grosse .

On a beaucoup parlé d'un arbre qui croissait dans les domaines d'un des princes de Java , et qui était si venimeux , que ses exhalaisons délétères empoisonnoient les hommes à une distance de quelques milles . C'est l'*upas* , dont Fœrsch a fait

mention. Cet homme avait long-temps exercé la chirurgie à Java, et voyageé dans l'intérieur de l'île ; aussi lui a-t-on accordé quelque confiance en Angleterre ; mais on regarde, à Java, ces détails comme contournés et imaginés à dessein pour en imposer aux personnes éloignées. Cependant les Hollandais, craignant que le bruit de l'existence d'un tel arbre ne décriât l'île de Java, et n'empêchât de venir s'y établir, ont publié une dissertation pour réfuter les assertions de Foersch.

Rumphius, naturaliste respectable, a fait mention d'un arbre vénéneux qui croît à Macassar, et qu'il a nommé *toxicaria*. Il assure que non-seulement la résine de cet

arbre est un poison violent, mais que les gouttes d'eau qui tombent sur les hommes occupés à la recueillir les font enfler et leur occasionnent des maladies graves. Pour prévenir cet accident, ils se couvrent avec soin.

Un des gardiens du jardin botanique de Batavia, a dit au docteur Gillan, que l'on cultivait dans ce jardin un arbre dont le suc étoit très-dangereux ; mais qu'on n'osoit pas divulguer ce secret parmi les habitans de la colonie, de peur que les Javans, en ayant connoissance, ne fussent tentés d'en faire un usage funeste.

S'il existé dans ce jardin des végétaux dangereux, on en trouve aussi de très-utiles, notamment le

moxa

moxa du Japon, qui fournit un remède renommé pour la goutte. C'est une variété de l'*artemisia* de Linné. On l'appelle *moxa*, parce qu'elle produit une mèche molle et très-combustible.

Les arbres fruitiers sont très-communs dans l'île de Java. Ce pays, ainsi que tous ceux situés entre les tropiques, produit des fruits toute l'année. La *mangouste*, qui est de la grosseur d'une pomme *nompawareille*, est le plus délicieux de tous, et mûrit dans le mois de mars. Son écorce épaisse, dure et brune, contient de cinq à sept graines. La pulpe qui les couvre est la seule partie qui soit bonne à manger ; elle a un goût délicat et acidule ; elle diffère peu de la saveur du

cachimèn des Antilles; mais elle est meilleure.

On cultive les ananas en pleine campagne; on les apporte au marché sur de petites charrettes, rassemblés par petits paquets, comme des navets, et on les vend un peu moins d'un *penny* (deux sols) la pièce, quoique l'argent soit plus commun dans ce pays qu'en Angleterre. Pour nettoyer les épées et les autres instrumens d'acier et de fer, on les passe à travers des ananas, parce que ce fruit renferme l'acide le moins cher et le plus convenable pour enlever la rouille. Le sucre ne se vend, à Batavia, que *cinq pence* (dix sous) la livre. Les provisions de toute espèce y sont à très-bon marché. Quoique le riz

fût alors très-rare, l'équipage du *Lion* ne le payoit pas un *penny* (deux sols) la livre.

Malgré le grand nombre de reptiles et d'animaux dangereux qui recèlent toujours les terrains bas, chauds et humides, il arrive cependant à Java peu d'accidens de ce genre. Le lézard des Antilles (*lancerta Iguana*) est plutôt un animal terrestre qu'un amphibia; mais il diffère peu, par sa forme, du crocodile de Java, de cet animal vorace qui en infeste les rivières et les canaux. Le premier ne fait aucun mal; quant au crocodile, à force d'avoir été un objet de terreur, il est devenu, pour les naturels, un objet de vénération. Ils lui font des offrandes comme à un dieu.

Quand un Javan se sent malade , il dépose dans une sorte de cage , les alimens qu'il juge devoir être les plus agréables aux crocodiles , et il arrange son offrande sur le bord d'une rivière . Il compte , par ce moyen , recouvrer la santé , et se persuade , en outre , que si quelqu'un ose toucher à son offrande , le profane attirera sur lui le mal pour la guérison duquel il l'a déposée .

L'adoration des crocodiles est fort ancienne . Suivant le témoignage d'Hérodote , les habitans de l'Egypte , des environs de Thèbes et du lac Mœris , les regardoient comme des divinités . Cela vient peut-être de ce que , malgré leur voracité , les crocodiles attentent

rarement à la vie d'un homme. Il est vrai que la lourdeur de cet animal, l'inféxibilité de ses vertèbres, lui permettent rarement de se retourner pour saisir sa proie; aussi les naturels de Batavia, et les esclaves des deux sexes, craignent-ils fort peu les crocodiles. Ils vont se baigner deux ou trois fois par jour dans les canaux et dans les rivières.

Le riz est la principale culture de Java : on se sert de buffles pour labourer les champs, et ces animaux semblent être faits pour ce travail, car ils aiment beaucoup les marécages ; et l'on sait que les rizières sont ordinairement des savanes inondées.

Les districts voisins de Batavia,

K. 3

soumis aux Hollandais, contiennent environ cinquante mille familles de naturels ; en tout trois cents mille âmes. La ville et les faubourgs de Batavia renferment huit mille maisons. Celles des Chinois sont basses, et les locataires sont comme entassés les uns sur les autres. Celles des Hollandais sont propres, spacieuses, et bâties d'une manière convenable pour le climat. Les portes et les fenêtres sont hautes et larges. Les appartemens du rez-de-chaussée sont pavés en marbre, et fréquemment arrosés, pour entretenir la fraîcheur. Mais la plupart des maisons sont inhabitées, ce qui, joint à d'autres circonstances, indique une colonie peu florissante. Les vaisseaux de la compagnie lan-

guissent dans la rade, sans marins pour les conduire, ou sans cargaisons pour les fréter. Elle n'a point de bâtimens de guerre pour protéger son commerce. Des pirates viennent journellement à l'entrée du port, attaquent et prennent les navires à la vue de la rade. On étoit alors menacé d'une invasion de la part des habitans de l'île de France. La ville n'étoit point en état de se défendre, sur-tout contre des ennemis déjà acclimatés sous la Zone torride. La moitié des troupes étoit à l'hôpital.

On attendoit aussi des commissaires de Hollande, pour réformer les abus ; mais certaines gens redoutoient pour le moins autant leur arrivée que celle de l'ennemi.

Au milieu de ces circonstances fâcheuses, l'attention des Hollandais envers leurs hôtes , ne se démentit point. Les vaisseaux partirent le 17 mars , et se disposèrent à entrer dans le détroit de Banca,

CHAPITRE VIII.

Extrémité méridionale de l'île de Sumatra. — Relâche à Bantam. — Passage dans le détroit de Banta. — Illes flottantes. — Arrivée à Pulo-Condor.

EN sortant de la rade, le *Lion* toucha sur un petit écueil qui n'est point désigné sur la carte. Cette circonstance fit plus vivement sentir l'absence du *Jackall*. Les commissaires anglais à Canton, avoient destiné deux petits navires de la compagnie à servir d'allège au *Lion*; mais leurs dépêches, reçues à Batavia, annonçoient que les bâtimens avoient eu une autre destination.

L'ambassadeur envoya quelques personnes à Batavia , faire l'acquisition d'un navire , et pour témoigner son respect en vers l'amiral duc de Clarence , il lui donna son nom.

Pour se diriger vers le détroit de Banca , on rallia l'extrémité orientale de l'ile de Sumatra , qui forme la côte occidentale de ce même détroit. L'ile du Nord , rendez-vous fixé en cas de séparation , est à-peu-près dans l'angle que font les deux détroits : on les découvre de là l'un et l'autre.

Le *Lion* ne fut pas plutôt à l'ile du Nord , que le *Jackall* y arriva. On ne s'attendoit plus à le revoir ; on le croyoit abîmé dans les flots , et comme on n'étoit pas instruit

encore de la guerre qui avoit éclaté entre la France et l'Angleterre, on n'avoit pas la consolation de penser que son équipage pouvoit être captif, mais exister encore.

Le *Jackall* étoit arrivé à Madère presque au moment où les deux autres vaisseaux en sortoient. Il ne les avoit également manqués à Sant-Yago que de quelques jours. Sa traversée avoit été pénible et fort périlleuse ; mais la solidité de sa construction le mettoit en état de tenir la mer.

La mousson étant contraire, et un grand nombre de matelots étant malades, quoiqu'on n'en eût encore perdu aucun, les vaisseaux passèrent continuellement de la côte de Sumatra à celle de Java, pour cher-

cher les endroits les plus sains et les plus frais.

Pendant ce tems-là , les mathématiciens qui étoient à bord , cru-
rent devoir occuper utilement leurs
loisirs , en mesurant à terre une
base , afin de déterminer la position
rigoureuse des points les plus re-
marquables du détroit de la Sonde.
Cette base fut prise sur un terrain
uni de la rive de Sumatra , en
face du mouillage ordinaire , et au
nord de l'aiguade. En voici le ré-
sultat. Les angles furent déterminés
avec une *théodolite* de Ramsden ;
les latitudes , observées avec un *com-
pas d'Azimuth* , et les longitudes ,
calculées d'après une immersion du
premier satellite de Jupiter.

Ille

	Latit. mérid.	Longit. orient.
Île de Pulo-Salier.	5° 50' 30"	105° 56' 30"
Cap Nicolas	5° 50' 40"	105° 54' 30" N
Tête-de-Java.	6° 47'	104° 50' 30" N
Les Trois-Sœurs	5° 42'	105° 41' 36" N
Thwart-the-Way (<i>la Contrariante</i>)	5° 55'	105° 43' E
L'île du Nord	5° 38'	105° 43' 30" N
Le Cap-Angerée	6° 2'	105° 47' 30" N
Le Bonnet	5° 58' 30"	105° 48' 30" N
Le Bouton	5° 49'	105° 48' 30" E

On remarqua, sur les flancs d'un rocher de l'île du *Bonnet*, deux cavernes très-curieuses, où existent une multitude de ces nids si recherchés par les *Apicius* chinois. Ces nids, ouvrage d'une petite hirondelle grise (1), sont composés de filaments exigus, réunis par une matière transparente, visqueuse, assez analogue à ces substances animales et gélatineuses que la mer rejette sur les côtes. Ils adhèrent les

(1) C'est celle que Linné a nommée *hirundo esculenta*, et Buffon, *salangane*. Plusieurs naturalistes avoient cru que les matériaux de ces nids provenoient de mollusques ou d'autres corps marins : mais, comme on va le voir, Sir Staunton réfute cette opinion. (*Note du traducteur.*)

uns aux autres , ainsi qu'aux parois de la caverne , et forment de longues rangées sans aucune interruption.

Ces hirondelles ont le corps gris, et le ventre blanchâtre ; elles volent par troupes considérables ; mais elles sont si petites , et leur vol est si rapide , qu'il est impossible de les tirer au vol.

On dit qu'il se trouve aussi de ces mêmes nids dans de profondes cavernes , au pied des hautes montagnes qui sont au centre de Java , et à une assez grande distance de la mer. Cela a donné lieu de croire que ces volatiles ne tirent rien de la mer , ni pour se nourrir , ni pour construire leurs nids. Il ne paraît guère probable , en effet , que pour

chercher de tels matériaux , elles franchissent de hautes montagnes , et qu'elles luttent contre les vents fureux qui règnent souvent dans ces parages . Elles se nourrissent d'insectes qu'elles trouvent voltigeant sur des mares stagnantes dans les vallées : leur large bec semble avoir été conformat tout exprès pour qu'elles les saisissent avec plus de facilité . Elles façonnent leurs nids avec le résidu de leurs alimens .

Leur plus cruel ennemi est le milan , qui leur intercepte souvent le passage . Les cavernes sont généralement au milieu de rochers d'une pierre calcaire grisâtre , ou de marbre blanc . Les nids sont placés par rangées horizontales , à différentes profondeurs , depuis 50

jusqu'à 500 pieds. La couleur et la valeur de ces nids, dépendent de la quantité et de la qualité des insectes, et peut-être aussi du plus ou moins de profondeur du lieu où ils sont situés. Leur valeur se détermine par l'égalité et la délicatesse de leur contexture. Ceux qui sont blancs et transparens, sont les plus estimés : on les échange à la Chine contre de l'argent, poids pour poids.

Ces nids sont, pour les Javans, l'objet d'un trafic fort étendu ; plusieurs d'entr'eux s'y livrent dès leur plus tendre enfance. Lorsque les hirondelles ont passé deux mois à disposer leurs nids, elles y pondent deux œufs, qu'elles couvent pendant environ quinze jours. On re-

connoît qu'il est tems d'enlever les nids , quand les petits ont déjà des plumes. On fait cette récolte trois fois par an. On descend dans les cavernes au moyen d'échelles de bambou et de roseau , ou d'échelles de cordes , si elles sont trop profondes. Cette opération n'est pas sans danger : les dénicheurs d'hirondelles en sont quelquefois victimes ; aussi la commencent-ils par le sacrifice d'un buffle , coutume que les Javans observent toujours à la veille d'une entreprise extraordinaire. Ils prononcent aussi quelques prières , se frottent le corps d'une huile odoriférante , et parfument l'entrée de la grotte avec du benjoin.

On adore , près de ces cavernes ,

une divinité tutélaire. Le prêtre attaché à son culte , brûle de l'encens , et fait une imposition de mains à tous ceux qui se préparent à descendre. En même tems , on prépare un flambeau avec une gomme qui découle d'un arbre de ces montagnes ; ce flambeau a la propriété de résister , sans s'éteindre , à l'air fixe (1) et aux émanations souterraines.

L'hirondelle , qui bâtit ces nids , n'a point , dit-on , la queue tachetée de blanc , ainsi que l'a décrite Linné. Il est possible qu'il en existe deux variétés. Au surplus , ces nids ne paroisoient point connus à l'extrême méridionale de

(1). Gaz acide carbonique.

Sumatra. Les naturels , qui se rendoient à bord des vaisseaux , n'en avoient aucune idée. Ces Indiens apportoient des fruits et des légumes dans des canots , dont les deux extrémités étoient également aiguës et munies chacune d'un gouvernail , afin de pouvoir aller avec la même facilité en avant et en arrière. Les pirogues étoient manœuvrées par une seule personne , qui se servait d'une pagaye à double pale.

Les Indiens de ces îles sont compris sous le nom générique de *Malais*. Ils ont tous le même langage , les mêmes mœurs. Ils occupent la partie méridionale de Sumatra , et y vivent dans la paresse et l'indigence , sous de misérables hangars.

Leurs vêtemens ne couvrent que le milieu de leur corps.

L'aspect misérable de ce pays n'a rien de surprenant , si l'on réfléchit que ses habitans vivent dans des guerres continues , et qu'ils marchent toujours armés. L'arme des Malais de Sumatra est une espèce de dague ou de poignard , nommé *criss* , qu'ils imbibent , dit-on , d'un suc vénéneux , pour en rendre les coups mortels.

Ils sont en général d'une petite stature. Ils ont le visage large , la bouche grande , le teint brun , les cheveux noirs et presque point de barbe.

Avant son départ pour Batavia , sir Erasme Gower avait fait placer sur le rivage de Sumatra , une planche clouée à un poteau. Il avoit

écrit sur cette planche des instructions pour le *Jackall*, dans le cas où il aborderoit sur cette île , en l'absence du *Lion*. Les Anglais , de retour, virent que les Malais s'étoient emparés des clous , objet d'une grande valeur pour eux. Mais ils avoient eu assez de probité pour remettre la planche à sa place , en la fixant avec des chevilles de bois. Il est vrai que par ignorance de la langue , ils avoient renversé les lettres. Ce n'est pas que l'écriture leur soit inconnue ; en parcourant les bois , plusieurs officiers du *Lion* virent , dans un sentier , une lame de bambou attachée à un poteau , sur laquelle étoient gravées deux lignes d'écriture , vraisemblablement en langue malaise.

Un des matelots du *Lion*, qu'on avoit par mégarde laissé seul sur le rivage avec une quantité considérable de linge pour le blanchir, alla se promener dans un village voisin, et y fut on ne peut mieux traité; mais telle est la versatilité des Malais, que dès le lendemain, ils massacrèrent un des plus estimables ouvriers de l'ambassade, qu'ils rencontrèrent seul, occupé à laver du linge.

Cette partie de Sumatra est soumise à l'autorité du roi de Bantam, qui réside dans la ville de ce nom, sur la côte de Java. On résolut de lui dénoncer le meurtre, afin de provoquer la punition des coupables; mais les habitans protestèrent qu'ils en étoient innocens, et qu'on

devoit l'imputer à des pirates qui atterrissent quelquefois sur cette côte pour y faire de l'eau.

Ces pirates sont aussi des Malais ; ils habitent les îles les plus orientales. Ils ont des chaloupes armées de quatre ou six canons , et même davantage , et se réunissent par fois en flottes nombreuses. Les navires qui font le cabotage des mers d'Asie , sont forcés de prendre à leur bord des soldats de marine ou d'autres hommes armés. Les bâtimens des pirates étant petits , et ne tirant que peu d'eau , se servent de leurs avirons pendant la calme. S'ils rencontrent des forces supérieures , ils se réfugient dans les criques profondes de Sumatra.

La côte méridionale de cette île est

est presque toute couverte de mangliers, dont les branches retombent sur le bord de l'eau, y prennent racine, poussent de nouveaux jets, et forment ainsi plusieurs arcades de verdure. A ces branches pendantes s'attachent des huîtres et d'autres petits crustacées ; ce qui a fait dire que les huîtres croissoient sur les arbres.

Pendant la nuit, la surface entière de la mer brilloit de feux phosphoriques. Chaque coup d'aviron faisoit jaillir des étincelles éblouissantes. Dès que l'on plongeoit la main dans l'eau, plusieurs de ces particules s'y attachoient, et restoient quelques instans visibles. Mais l'Océan n'étoit pas mieux éclairé que le rivage, où voltigeoient de nombreux insectes.

geoient des essaims de *lampyris* ou *mouches à feu*. Le vif éclat qu'elles projettent part des deux dernières annelures de l'abdomen de l'insecte. Elles s'ébranlent à chaque respiration, et l'on diroit qu'alternativement cette capacité se remplit de lumière, et la fait jaillir au-dehors.

La chaleur de l'air étoit étouffante : on eût dit qu'il sortoit d'un four. Les personnes qui se portoient le mieux en étoient accablées. On attribua à cette débilité, à cette langueur des organes, l'accident arrivé à deux matelots, qui se laissèrent tomber du haut des vergues dans la mer, et furent noyés. On quitta en conséquence l'île du nord, et l'on espéra trouver une meilleure station dans la baie

Nicolas , à l'extrémité la plus septentrionale de Java.

A l'est du cap Nicolas est la baie de Bantam , lieu qui fut autrefois le principal rendez-vous des vaisseaux destinés pour l'Orient. Bantam étoit l'entrepôt du commerce des épiceries. Les souverains de Bantam prenoient toutes les mesures possibles pour protéger les étrangers. Le meurtre d'un européen par un naturel étoit sévèrement puni , tandis que les étrangers , qui mettoient à mort un sujet du roi de Bantam , en étoient quittes pour faire quelques présens à sa famille.

Long-tems cette ville fut florissante ; mais lorsque les Hollandais eurent conquis , dans le voisinage ,

le territoire où ils ont bâti la ville de Batavia , lorsque les Anglais se furent concentrés dans l'Indostan et dans la Chine , le commerce prit un nouveau cours , et Bantam éprouva une décadence rapide.

D'autres circonstances ont encore concouru à ruiner cette ville. Des atterrissemens , des bancs de corail , ont obstrué son port. On ne peut parvenir jusqu'à la ville que sur de très-petits canots. Un incendie considérable a détruit la plus grande partie des maisons , et quelques - unes seulement ont été rebâties.

La chute du commerce de Bantam a entraîné la décadence du pouvoir de son souverain. Dans les guerres qu'il fut forcé de soute-

nir contre les autres princes de Java , il implora le secours des Hollandais , et ne fut plus désormais que leur tributaire.

Le palais du roi est construit à l'europeenne , et dans l'enceinte d'un fort où il y a garnison hollandaise. Le commandant prend les ordres , non du roi de Bantam , mais du gouverneur hollandais d'un autre fort plus rapproché de la mer.

On permet toutefois au monarque d'avoir un corps de troupes de ses sujets , et d'armer de petits bâtimens pour maintenir son autorité sur les districts méridionaux de Sumatra. Ses sujets sont obligés de lui céder , moyennant un prix très-modique , tout le poivre qu'ils recueillent ; il le revend aux Hollan-

dais avec un léger bénéfice, mais bien au-dessous de sa valeur.

Le prince régnant de Bantam joint au pouvoir temporel l'autorité spirituelle. Il est prêtre musulman, et mêle au culte de Mahomet beaucoup de rites et de superstitions des aborigènes Javans. Il adore en-
tr'autres le grand figuier des Banians, qui est aussi l'objet du culte des Indous. Les affaires d'état se traitent au clair de la lune, à l'om-
bre de certains arbres.

Le commandant hollandais se chargea de présenter les Anglais au roi de Bantam : ils lui dénoncèrent l'attentat commis par ses sujets. Ce prince fit aussi mettre à la voile deux navires pour aller rechercher les coupables. On en découvrit un

qui fut sur-le-champ mis à mort.

On trouve dans la baie Nicolas une aiguade fort commode. A peu de distance de la côte , il y a un village où l'on se procure à bon marché, quantité de buffles , de volailles , de fruits et de légumes. L'équipage du *Lion* recevoit chaque jour des provisions fraîches. On prenoit toutes les précautions possibles pour entretenir la santé des matelots. Les malades et les convalescens étoient débarqués à terre. On en usa de même à Angerée , où les Hollandais ont une petite batterie de quatre canons. Il existe dans un village malais de ce district , des manufactures d'*indigo* , où l'on réduit en une masse aussi dure que la pierre , seu-

lement les feuilles de la plante qui le fournit (1).

Dans ce pays, la classe inférieure des habitans n'est pas condamnée à tirer sa subsistance des plus rudes travaux : elle a tout le tems de se livrer à des amusemens de différens genres. Les Malais ont des spectacles qu'ils aiment beaucoup, et dans

(1). On tire de *l'indigotier*, plante de la famille des légumineuses, une sorte de féculé qui se vend dans le commerce en masses dures et quarrées. On emploie pour l'extraire ou seulement les feuilles du végétal, ou la tige aussi bien que les feuilles. Cette dernière féculé, qu'on appelle *inde*, se fabrique particulièrement aux Antilles, et n'est pas autant estimée que l'autre. (*Note du traducteur.*)

lesquels le même acteur varie ses attitudes , et change à chaque instant de masque.

Les matelots anglais trafiquèrent avec les naturels du pays , et leur achetèrent , à grands frais, divers animaux , tels que dessinges de l'espèce que Linné a nommée *simia-aigula*. Leur caractère spécifique est d'avoir sur le haut de la tête une aigrette de poils élégamment retroussés , et des abajoues d'une telle capacité , que l'animal y peut entasser les provisions qu'il ne veut pas consommer sur-le-champ. Ils achetaient aussi le *mino* de la famille des *choucas* , celui de tous les oiseaux qui imite le plus fidèlement la voix humaine. Enfin , ils s'amusoient beaucoup du *blenius-*

ocellatus, poisson dont les yeux sont singulièrement hors de la tête.

En général, dans tout le détroit de la Sonde, on ne trouve guère de poissons bons à manger ; ils sont écartés par les requins : aussi, à leur défaut, les Malais se nourrissent-ils quelquefois de la chair de ceux-ci, quand ils sont jeunes ou d'une petite espèce. Le grand nombre de vaisseaux qui traversent continuellement ces mers, doit également contribuer à en écarter les poissons. Mais, en revanche, la terre est d'une fertilité extrême.

Les forêts de Java sont remplies d'arbres fruitiers ; mais en même-tems le chemin est obstrué par des lianes et d'autres plantes traçantes ; il faut s'y faire jour avec un

coutelas. En outre, le défaut de circulation de l'air sous ces forêts, en rend le séjour très-dangereux; dans le voisinage des étangs, on est déchiré par les piqûres des moustiques. Une grosse araignée fait dans plusieurs endroits des toiles si fortes, que pour les diviser, il faut se servir d'instrumens tranchans.

Des oiseaux du plus élégant plumage, habitent aussi ces forêts; mais leur chant, bien loin d'être agréable, est si discordant, que l'on croit entendre le siflement de quelque reptile prêt à darder son venin.

Deux vaisseaux qui arrivèrent de la Chine vers le milieu d'avril, apportèrent la confirmation des nouvelles que l'ambassadeur avoit re-

ques de Canton. Peu de tems après, le vent permit de se mettre en marche vers le détroit de Banca. Il étoit foible, et l'on fut obligé de déployer toutes les voiles. L'escadre mouilla à une lieue de deux petites îles appelées les *Deux-Frères*; leur latitude méridionale fut estimée être de 5 d. 8', par 106 d. 4' de longitude orientale. On y vit plusieurs baleines, les seules qu'on eût aperçues depuis le départ de l'île d'Amsterdam.

Le 28 avril, on découvrit les montagnes de Banca. On n'avoit point perdu de vue la côte orientale de Sumatra. Les grandes rivières de ce pays entraînant beaucoup de terre, les eaux de la mer en sont troubles et moins salées, à une distance

assez considérable. De gros morceaux de terre nagent sur la surface des flots, et sont de véritables îles flottantes. Il faut que les racines des arbres et des buissons qui y croissent, soient bien étroitement entrelacées et surchargées d'une terre bien compacte, pour que la petite île soit lestée de manière à soutenir ces arbres dans une situation verticale.

Le 30 avril, l'escadre jeta l'ancre à côté de la plus méridionale des trois îles de Nanka, sur la côte occidentale de celle de Banca. Cette dernière est renommée dans toute l'Asie par ses mines d'étain, dont la compagnie hollandaise retire un

profit annuel de 150,000 livres sterling (1). Elle l'achète du roi de Banca, qui lui-même force ses sujets à le lui donner au-dessous de sa valeur. Les mineurs de Banca traitent la mine avec du charbon de bois, et non pas avec du charbon de terre, qui contient souvent assez de particules sulfureuses pour altérer la malléabilité du métal. C'est pour cela que les Chinois donnent généralement la préférence à l'étain de Banca sur celui d'Europe.

On se procure aisément du bois et de l'eau aux îles de Nanka. La marée y monte de 11 pieds, et n'a

(1) 3,600,000 francs.

lieu qu'une fois dans les 24 heures. La baie où mouilla le *Lion*, git par 2 d. 22' de latitude S., et 105 d. 41' de longitude E.; elle est bien abritée. Les Anglais aperçurent, dans plusieurs parties de la plus grande, des fragments d'*hématites* ou *sanguines*, sortes de chaudières naturelles, où bouillonnaient sans doute autrefois un liquide. Il a été remplacé par du sable. On trouve dans plusieurs îlots voisins, de gros tas de pierres mêlées avec du minerai de fer, qui semblent avoir été récemment lancées par la bouche de quelque volcan sous-marin.

On partit le 4 mai de ces îles, et l'on chercha l'écueil indiqué sur les cartes sous le nom de *Frédéric-Henri*, mais on ne put le retrou-

yer. L'escadre passa encore une fois la ligne le 10 mai, par 105° d. 48' de longitude. Un courant fit dériver les vaisseaux d'un demi-degré au Nord. Par le travers de Pulo-Lingén, on reconnut que la déviation avoit été de 27 milles (9 lieues) en 24 heures, à l'est-nord-est.

Pulo-Lingen (1) est une île considérable qui est coupée par l'équateur, et remarquable par une montagne qui s'élève au centre, avec un sommet bifurqué comme celui du Parnasse. Les marins illétrés l'appellent *Oreilles - d'Ane*.

(1) Le mot *Pulo*, qui précède le nom de quelques îles de ces mers, signifie île en langue malaise.

Dans ce passage, des îles nouvelles s'offroient à tous momens à la vue ; elles présentoient une variété de forme, de grandeur et de couleur. Les unes étoient isolées, d'autres réunies en groupes. Ici, croissoient de grands arbres ; là, on voyoit des rochers stériles, peuplés d'une multitude d'oiseaux. Les vaisseaux éprouvoient souvent des raffales de pluie ; les éclairs sillonnaient la nue, la foudre grondoit dans les airs. Le thermomètre, exposé à l'ombre, montoit de 84 à 90 degrés (1). La chaleur étoit suffocante et insupportable. La mer étoit fort basse ; elle avoit rarement plus de

(2) 32 et 38 degrés du thermomètre Réaumur.

huit brasses de profondeur; les vaisseaux étoient souvent obligés de jeter l'ancre.

Pour changer d'air, plusieurs des passagers eurent le bon esprit de passer alternativement d'un vaisseau à un autre. Les matelots furent attaqués d'une dysenterie épidémique que l'on n'avoit guère d'espoir de voir cesser tant que l'on ne pourroit pas débarquer les malades sur un rivage où ils jouiroient d'un air pur, et de provisions fraîches.

Le 17 mai, les vaisseaux mouillèrent dans une vaste baie, sur la côte orientale de Pulo-Condore. Cette baie est formée de quatre îles très-rapprochées. La principale, qui a la figure d'un croissant, est couverte d'une chaîne de petites

montagnes pointues. Elle a environ douze milles de long et trois de large. Sa latitude est de 8° d. 40' au Nord ; sa longitude, de 105° d. 45' à l'Est. On trouva sur la plage, un nid de tortue, contenant plusieurs petits qui ne faisoient que d'éclore. Quelque chose semblable à un *placenta*, adhéroit encore à leur ventre. Leur longueur étoit d'environ un pouce et demi ; ils pesoient quelques onces , au lieu de plusieurs quintaux que pèsent ces animaux, parvenus à tout leur développement.

Les Anglais ont été expulsés de leur établissement à Pulo-Condore, au commencement du 18^e. siècle , par quelques soldats malais à leur solde. Ceux-ci , pour se venger

d'une injustice , peut-être imaginaire , égorgèrent la plupart des colons. Bien peu se sauverent de cette île , où , depuis , il n'a plus résidé d'Européens.

Au fond de la baie , auprès d'une plage sablonneuse , on voit un village orné d'une avenue superbe de cocotiers. Quelques personnes de l'équipage se rendirent à terre , munies de leurs armes ; elles furent très-bien reçues des habitans , qui les conduisirent dans la demeure de leur chef. C'étoit une jolie cabane de bambou , plus grande que les autres habitations du village. Le plancher , élevé de quelques pieds au-dessus du sol , étoit couvert de nattes. On voyoit dans un des appartemens , un autel décoré de

plusieurs images ; des figures de divinités monstrueuses étoient suspendues aux cloisons. Ni la figure, ni les manières des naturels, n'annonçoient aucun respect religieux. Personne ne prioit ni n'adoroit.

Il y ayoit encore contre la cloison, quelques lances renversées, des mousquets et un pierrier.

L'habillement de ces hommes, consistoit en une large robe de coton bleu. Ils avoient le visage aplati, et de petits yeux qui attestoient leur origine chinoise. Leur langue parlée différoit de celle des Chinois : mais ils avoient la même écriture ; de telle manière que les interprètes de l'ambassade ne pouvoient s'entretenir avec eux que par écrit. Ainsi ces caractères ont le même avantage

que les chiffres arabes , lesquels ont la même valeur par-tout où ils sont connus , tandis que les lettres des autres langues n'indiquent point des idées , mais des sons élémentaires qui , combinés de diverses manières , forment des mots ou d'autres sons plus compliqués.

Il paroît que les habitans de Pulo-Condore descendant de Cochinchinois réfugiés qui s'expatrièrent par attachement pour un de leurs souverains que ses autres sujets avoient détrôné.

Les Anglois avoient proposé aux habitans du village , de leur acheter des provisions ; ceux - ci avoient promis de livrer , le lendemain , la quantité que l'on desiroit. En conséquence , on envoya des messagers

avec de l'argent, pour payer et recevoir les vivres. Mais ils furent bien surpris de trouver les maisons tout ouvertes. On n'en avait rien emporté que les armes. La volaille même étoit restée, et cherchoit sa nourriture autour des maisons.

On trouva dans la cabane du chef un écrit en langue chinoise, dont voici à-peu-près la traduction littérale :

« Les habitans de cette île sont
» peu nombreux et très-pauvres,
» mais honnêtes et incapables de
» faire du mal. Ils ont été effrayés
» par l'arrivée d'aussi grands vais-
» seaux et d'hommes aussi puissans;
» d'autant plus qu'ils sont hors d'é-
» tat de leur fournir la quantité de
» bétail et d'autres provisions qu'ils

» desirent. Les pauvres habitans de
 » Pulo-Condore en ont à peine
 » assez pour eux-mêmes. Dans la
 » crainte de recevoir de mauvais
 » traitemens, et d'exposer leur vie,
 » ils ont pris le parti de s'enfuir.
 » Ils supplient le grand peuple d'a-
 » voir pitié d'eux : ils ont laissé dans
 » le village tout ce qu'ils possèdent ;
 » ils le conjurent seulement de ne
 » pas brûler leurs cabanes. Ils se
 » prosternent cent fois aux pieds
 » du grand peuple. »

Il est vraisemblable que les au-
 teurs de cette lettre avoient eu à se
 plaindre de mauvais traitemens de
 la part de quelques étrangers : il
 importoit de leur donner une idée
 plus favorable de ceux qui étoient
 venus les visiter en dernier lieu.

Ces

Ces bons insulaires auront été sans doute plus étonnés de trouver, à leur retour, leurs habitations en bon état, que les Anglais ne l'avaient été de les trouver désertées. On ne toucha absolument à rien : on laissa dans la cabane du chef, un petit présent avec une lettre en caractères chinois ; ainsi conçue :

« Les vaisseaux et leurs équipages » sont anglais. Ils sont venus pour « acheter des rafraîchissements, et » sans aucune mauvaise intention. « Leur nation est civilisée, et se » dirige d'après des principes d'humanité qui ne leur permettent » ni de piller, ni de maltraiter aucunement ceux qui sont plus faibles ou en plus petit nombre qu'eux. »

Dans l'impatience de gagner une autre terre où les malades trouvaient des secours que l'on ne pouvoit attendre de Pulo-Condoré, on remit de suite à la voile.

CHAPITRE IX.

Route de Pulo-Condore à la baie de Turon, dans la Cochinchine. — Défiance des habitans. — Port et ville de Turon. — Mœurs et usages des Cochinchinois. — Productions et animaux du pays. — Ille de Callao. — Détention du master du Lion. — Départ.

LES vents permettoient à l'escadre de se rendre directement à la Chine ; mais il convenoit , pour rétablir la santé des équipages , de relâcher dans un lieu commode et sûr, où l'on pût envoyer les malades à terre. La baie de Turon , dans la Cochinchine , offroit tous ces avantages. Dès le premier soir , on découvrit

O 2

l'extrême méridionale de ce qu'on pourroit appeler le *continent chinois*. Cette péninsule se divise en trois petits états ; savoir : Cambodia, Tsiompa et la Cochinchine (1). Anciennement, la Cochinchine faisoit partie de l'empire chinois ; mais au 13^{e.} siècle, lors de l'invasion de la Chine par les Tartares mogols, le gouverneur chinois de la péninsule méridionale, qui comprend Tonquin, au nord de la Cochinchine, Cambodia et Tsiompa au sud, pro-

(1) Dans la plupart des cartes et des ouvrages français, on nomme ces deux pays *Camboge* et *Ciampa*. Le royaume de Cambodge, porte aussi le nom de Camboja ou Cambaie. (*Note du traducteur.*)

fita de l'occasion pour se rendre indépendant. Il résidoit alors dans le Tonquin, où ses successeurs ont continué de demeurer. Par la suite des tems, le gouverneur de la Cochinchine, suivant l'exemple du premier souverain tonquinois, ériga son gouvernement en royaume. Cependant cet usurpateur et celui de l'autorité duquel il s'étoit affranchi, continuèrent de reconnoître, au moins pour la forme, leur vassalité envers l'empire chinois, et pour cette raison, ils envoient de tems en tems un tribut d'hommages à la cour de Pékin. Ces liaisons avec la Chine, quelque légères qu'elles fussent, rendoient ce pays digne de l'attention de l'ambassade,

L'escadre ne put reconnoître aucunne partie de Cambodia ; mais , suivant la relation manuscrite d'un voyage qui fut fait en 1778 , la côte est basse et couverte de petits arbres ; la mer y a fort peu de profondeur. On aperçut , le 19 mai , la côte de Tsiompa , ainsi que l'île du Tigre. Le lendemain , on eut deux autres îles en vue ; *Pulo-Cambir de terre* , et *Pulo-Cectr de mer*. À la vue simple , la campagne étoit ravissante : les monts sembloient couverts de pâturages et de verdures ; mais à l'aide d'un télescope , on découvrit une multitude d'endroits arides et incultes. Les rochers étoient comme la peau des tigres , sillonnés de longues raies noires .

et blanches, que les rayons du soleil faisaient encore mieux ressortir.

On reconnut, par 12 d. 50' de latitude N., le Cap-Varella, dominé par une haute montagne dont la cime est un rocher semblable à une tour. Au nord de ce rocher, par 13 d. 52' de latitude N. E. la baie de Quin-Nong, ou de *Chin-Chin*; elle est très-fréquentée par les vaisseaux du pays (1).

Le 22 mai, les vaisseaux arrivèrent devant *Pulo - Canton*, que l'on appelle aussi *Pulo - Ratan*. Le terrain est si bas vers le milieu, qu'on dirait que

(1) *Country-Vessels*; ce sont les naryres qui font le cabotage dans l'Inde et les contrées adjacentes. (*Note du traducteur.*)

cette île en forme deux distinctes; L'escadre étoit alors par le travers de la Cochinchine. Son passage entre la grande côte et une multitude d'îlots et de roches à fleur d'eau, nommés les *Parcelles*; dans une étendue de 400 milles, du Nord au Sud, exigea les plus grandes précautions. Il fallait également se tenir en garde contre les horribles tempêtes que l'on appelle *typhons* dans ces mers, et *ouragans* dans l'Océan atlantique. Les uns et les autres se ressemblent, en ce qu'ils sont accompagnés d'un vent impétueux qui change brusquement de direction. Le 23 mai, quelques symptômes annoncèrent l'approche d'un *typhon*; mais bientôt ils disparurent, et, le lendemain matin, à la faveur

du beau tems , on vit , dans le lointain, un enfoncement de terres qu'on jugea être la baie de Turon.

Un grand nombre de canots pêchoient entre l'escadre et la terre ; on héra ceux qui se trouvoient le plus près ; mais , effrayés à la vue de navires qui leur sembloient extraordinaires , les pêcheurs s'enfuirent avec précipitation.

Cependant un des canots fut pris par une chaloupe de l'*Indostan*, qui en amena le patron à bord. C'étoit un vieillard presque chauve , qui paroissoit aussi affoibli par la terreur que par l'âge. On l'avoit trouvé avec deux jeunes gens qui étoient ses deux fils. Voyant que l'*Indostan* vouloit absolument emmener l'un

d'entr'eux, craignant qu'on ne voulût leur faire du mal, il s'étoit généreusement dévoué pour sauver la vie à ses enfans.

L'aspect du tillac spacieux, des gros canons, du nombre des matelots, l'intimida d'abord. Il étoit sur-tout étonné de la hauteur des mâts ; il les regardoit sans cesse, et paroissoit craindre d'être écrasé par leur chute. Aucun des interprètes ne put s'en faire comprendre de vive-voix ni par écrit, car il ne saroit pas lire. Les mots *Cochinchine* et *Turon* lui étoient parfaitement inconnus. En effet, ce ne sont point les gens du pays qui ont imaginé ces noms ; ce sont les premiers navigateurs et les géographes qui les ont fabriqués.

Le pauvre vieillard ne mangea qu'avec répugnance les alimens qu'on lui présenta : quand le vaisseau reviroit de bord , pour courir une nouvelle bordée , sa douleur et son désespoir étoient à leur comble : il croyoit qu'on alloit quitter la côte , et l'emmener pour jamais . On parvint cependant à calmer ses inquiétudes , en lui mettant quelques piastres d'Espagne dans la main . Il parut en connoître le prix , et les enveloppa avec soin dans un de ses haillons ; après beaucoup d'efforts , on lui fit comprendre pour quel motif on l'avoit pris à bord .

Rassuré par cette explication , il indiqua du doigt l'entrée de la baie , dont on n'a d'autre carte que celle

tracée à la hâte, il y a quelques années, par les officiers de l'*Amiral-Pocock*, vaisseau de la compagnie des Indes, qui y fut poussé par la tempête. Elle est remplie d'erreurs. Pour y entrer, il faut faire le tour d'une pointe méridionale, à laquelle nous donnâmes le nom du *Lion*, non-seulement en l'honneur du vaisseau sur lequel nous étions, mais encore parce qu'une roche avancée à l'extrémité du cap, ressemble, de loin, à un lion couché par terre.

Quand on fut en sûreté, on congédia le vieux Cochinchinois, et on lui fit un présent. Lorsque le canot l'eut conduit à terre, il sauta sur le rivage avec l'agilité d'un jeune homme

homme, et s'éloigna le plus promptement qu'il lui fut possible.

Le premier soin fut de chercher sur la plage un endroit où l'on pût débarquer les malades. On le choisit au-dessous de la montagne dite de Gibraltar. On se disposoit à envoyer à la ville un message, pour avertir de l'arrivée des vaisseaux, et de l'objet de leur relâche; mais on fut prévenu par l'arrivée d'un officier cochin-chinois. La grandeur et la force des vaisseaux, avoient répandu l'alarme dans le pays. On y voit bien arriver des jonques chinoises, ou des caboteurs de Macao, construits à l'europeenne; mais ces bâtimens sont petits, et ne sont jamais armés en guerre. D'ailleurs, outre le *Clarence* et le *Jackall*, dont le

Lion et l'*Indostan* étoient accompagnés , ils étoient entrés dans la baie avec un autre vaisseau de Macao , portant pavillon gênois , et dont presque tout l'équipage étoit Anglais ; de sorte qu'ils offroient toute l'apparence d'une flottille ennemie.

Le patron du brick de Macao leur expliqua , de plus , les justes motifs de cette alarme. La ville de Turon , et une grande partie de la Cochinchine , étoient alors soumises à l'autorité d'un jeune prince , neveu d'un usurpateur. Son concurrent , descendant du prince légitime , étoit maître de quelques districts dans le midi du royaume. Il attendoit , de jour en jour ; des secours d'Europe , pour achever de

conquérir le reste de ses états. Ses ancêtres avoient constamment protégé , à leur cour , les missionnaires européens , et toléré le christianisme parmi leurs sujets. Le principal de ces missionnaires , investi du titre d'évêque , partit pour la France avec le caractère d'ambassadeur du roi de la Cochinchine : il y conduisit même un jeune prince pour lequel Louis XVI et sa cour concurent un si vif intérêt , qu'on promit de lui accorder des secours. On se disposoit , en effet , à réaliser ces promesses : mais la révolution qui arriva alors en France , ne permit pas au monarque de s'occuper de ce projet. Toutefois on regardoit l'intervention de la France comme une chose certaine ; l'escadre an-

glaise pouvoit donc être considérée comme agissant avec des intentions hostiles.

Les interprètes se servirent, pour conférer avec l'officier co-chinchinois, du même expédient qu'ils avoient employé à Pulo-Cordore. Les questions et les réponses furent écrites en caractères chinois. On annonça les dispositions pacifiques de l'escadre, les motifs de l'expédition, et l'on présenta un état des objets dont on avoit besoin.

Le principal gouverneur de la place n'ayant pas voulu prendre cette affaire sur sa responsabilité, demanda des ordres à la capitale; aussi pendant les deux premiers jours, le marché fut-il très-mal approvisionné.

Enfin un grand personnage vint complimenter l'ambassadeur, de la part de son maître. Il étoit dans une galère pontée, d'une forme allongée, et construite de manière à voguer avec célérité. (*Voyez la planche 4 et son explication.*)

Cet officier, qu'accompagnoit un interprète chinois, étoit vêtu d'une large robe de soie; ses manières étoient aisées et polies. Neuf grands canots, chargés de provisions pour l'escadre, suivoient la galère. Dès ce moment, le marché fut abondamment pourvu. On acquit les divers articles à un prix raisonnable. Le gouverneur de Turon se rendit également à bord, et invita l'ambassadeur et sa suite à se rendre à terre, où il vouloit les traiter. Il

offrit , de plus , de tenir table ouverte pour la légation , pendant tout le séjour que l'on feroit dans la baie.

Il fit quelques ouvertures pour acheter des armes et des munitions.

On voyoit aisément que le prince régnant n'épargneroit rien pour attacher les Anglais à sa cause , et en tirer des secours .

La province de Donaï , située au sud du royaume , s'étoit déclarée pour le descendant de ses anciens maîtres ; mais Quin-Nong , la province du centre , reconnoissoit l'usurpateur . Le frère puiné de celui-ci ayant été mis à la tête des forces destinées à soumettre les districts du Nord , avoit envahi le royaume de Tonquin , et s'en étoit emparé , malgré les secours que donnoient

les Chinois au souverain de cet état. Il se déclara ensuite roi, non-seulement de Tonquin, mais de la Cochinchinè; car il se proposoit de dépouiller son frère de tout ce qu'il possédoit de ce dernier royaume, et de chasser le prétendant de la province du Midi. Cet habile conquérant ne bornoit point là ses vastes projets de conquête : il méditoit l'invasion d'une partie de la Chine. Mais il mourut au mois de septembre 1792. Il laissa deux fils, dont l'aîné, qui étoit né d'un commerce illégitime, resta maître du Tonquin, et prétendit que la succession toute entière lui appartenloit. Le second, né d'un mariage légitime avec une princesse de Tonquin, étoit à Turon lors de la mort de

son père. Il s'empara incontinent des rênes du gouvernement , en qualité de son unique héritier. C'étoit celui qui commandoit à Turon quand l'escadre anglaise y relâcha.

Cette guerre civile, qui duroit depuis plus de 20 ans, et avoit coûté la vie à un nombre considérable d'hommes des deux partis, avoit tellement dépeuplé et épuisé le pays , qu'un calme trompeur avoit succédé aux troubles : mais les partis étoient en présence , et méditoient de nouveaux plans pour l'avenir. En attendant , le peuple commençoit à respirer. Au surplus , l'ambassadeur ne jugea point à propos , pour le moment , de traiter avec des maîtres incertains , et de présenter

ses pouvoirs de négocier avec eux (1). Il desiroit auparavant , remettre ses lettres de créance à l'empereur de la Chine. On se borna donc , de part et d'autre , à des complimens réciproques , à des démonstrations de pure civilité ; on s'occupa d'approvisionner l'escadre ; mais , des deux côtés , on ne dissimuloit pas quelque défiance ; on agissoit avec la plus grande circonspection.

(1) Ainsi la relâche à Turon , n'étoit point précisément commandée par des motifs de *santé* , comme l'a dit plus haut Sir Staunton mais elle avoit pour but d'examiner la situation du pays , d'acquérir , en un mot , tous les renseignemens , de faire toutes les démarches qui entroient dans l'objet général de l'ambassade. (*Note du traducteur.*)

La baie de Turon , nommée *Han-San* par les naturels , mérite plutôt le nom de port que celui de baie. Elle est assez spacieuse ; le fond est excellent ; le mouillage est sûr , et les vaisseaux y trouvent de l'abri contre tous les vents : la mer y est unie et paisible. On peut aisément y radouber ou réparer les navires.

Cette baie foisonne de poissons , Plusieurs pêcheurs demeurent toute l'année sur des bateaux , avec leurs familles , leurs enfans et tout leur ménage. Une couverture en forme de voûte , les met à l'abri contre les intempéries de l'air. On attache au cou des enfans , des calebasses ou de grosses gourdes , afin qu'ils

puissent surnager en cas d'accident.

Toutes les fois que ces pêcheurs vont à terre, ils font à leurs divinités, au milieu des arbres ou des buissons, des offrandes propitiatrices, de riz, de sucre et d'autres comestibles : ils y brûlent des morceaux d'un bois aromatique et sacré. Ils croient, par-là, obtenir leur sûreté et une pêche abondante.

A l'extrême méridionale du hâvre, est l'embouchure de la rivière qui conduit à la ville de Turon. On voit, sur une pointe de terre, une tour ou guérite qui consiste seulement en quatre grands poteaux, et un plancher soutenu par des pièces de bois qui se croisent. Un léger hangar en forme le toit. Une senti-

nelle monte sur la plate-forme , au moyen d'une échelle de cordes , et peut , de là , découvrir les vaisseaux au Nord et au Sud. Tous les vaisseaux qui remontent la rivière , sont obligés de s'arrêter devant cette tour , pour y être visités.

La rivière a environ deux cents pas de large ; le courant en est assez rapide pour qu'elle se creuse elle-même une passe navigable à travers les sables qui obstruent son embouchure. Ce fut là que les personnes de l'escadre virent , pour la première fois , cet oiseau fameux appelé le *pélican du désert*. Ce volatile , de la grosseur d'un coq d'inde , à le gosier , le bec et les ailes bien plus grands qu'ils ne devroient l'être proportionnellement. Il ne fréquente

fréquente que les eaux très-poissonneuses.

La ville de Turon est située sur la côte occidentale. Avant les troubles, elle étoit plus considérable qu'à présent. Les maisons y sont basses, presque entièrement bâties de bambous, avec des couvertures de jonc ou de paille de riz. Elles sont entremêlées d'arbres, excepté dans la place du marché. Les plus belles sont au centre de jolis bosquets de palmiers-aréca, ou d'autres arbres fruitiers. Derrière la ville, sont d'autres habitations, au milieu d'orangers, de citronniers, de bananiers, etc. Mais plusieurs de ces maisons ne sont plus que des ruines.

Sur la côte opposée à la ville,

T. II.

Q

sont des champs divisés par des palissades, où l'on cultive le tabac, le riz et la canne à sucre. Le marché de la ville est approvisionné de toutes les productions végétales des tropiques, de volailles et sur-tout de canards. On y porte aussi beaucoup d'*anhingas* au ventre noir (1), sorte d'oiseau auquel on a donné le nom de *dardeur*, à cause de son habitude de darder, avec son bec long et affilé, les objets qu'il voit

(1) *Plotus melanogaster*, *Linné*; *anhinga de Cayenne*, *Buffon*. Ces oiseaux ont le col si long et si mobile, que des voyageurs les voyant se jouer sur les branches des arbres, les ont souvent pris pour des serpents. (*Note du traducteur.*)

briller autour de lui , et particuliè-
rement les yeux des personnes qui
le regardent ; aussi ne les apporte-
t-on au marché de Turon , qu'après
leur avoir cousu les paupières , afin
de leur ôter la faculté d'apercevoir
les acheteurs.

Le gouverneur de la ville donna
à quelques personnes des vaisseaux ,
un festin où il y avoit un grand
nombre de plats , ou plutôt de jattes
remplies de viande de porc et de
bœuf , coupée en petits morceaux
carrés , et bien assaisonnée. D'autre
s jattes étoient pleines de pois-
sons étuvés , de gibier volatile et de
canards : le reste étoit chargé de
fruits et de confitures. Il y avoit
ainsi plus d'une centaine de jattes
qui formoient trois rangées , les

Q 2

unes par-dessus les autres. On donna, au lieu de pain, à chaque convive, une jatte de riz bouilli. Deux piquans de porc-épic, servoient de couteau et de fourchette; les cuillers, façonnées comme de petites pelles, étoient en porcelaine.

Après dîner, on servit, dans des coupes, une liqueur distillée du riz, semblable à l'*arrack* ou *whisky* de l'Inde. Le gouverneur, pour donner l'exemple à ses hôtes, fit remplir sa coupe jusqu'au bord, et après l'avoir bue, il la renversa, pour montrer qu'elle étoit tout-à-fait vide. Il ne paroît pas qu'à la Cochinchine, on fabrique du vin, quoique la vigne croisse spontanément sur les montagnes.

On alla ensuite faire une petite

promenade, et l'on entra dans un théâtre où l'on représentoit une comédie. Les principaux personnages étoient un vieillard en colère, et un rustre en bonne humeur, dont les *lazzi* ne laissoient pas d'être comiques. Le théâtre étoit entouré d'une multitude de peuple qui étoit grimpée jusques dans les arbres, et qui s'occupoit plus de voir les étrangers que la pièce.

Tandis que les Anglais s'en retournoient, on les pria de vouloir bien s'arrêter, parce qu'une dame âgée, qui avoit de la peine à marcher, venoit vers eux, et desireoit les voir. Elle avoit entendu dire que les Européens passoient devant sa porte, et comme elle n'en avoit jamais vu, elle ne vouloit point laisser

Q 3

échapper une pareille occasion. Elle les considéra avec beaucoup de curiosité , et en même tems de politesse. Lorsqu'elle se fut satisfaite , elle remercia les Anglais de leur complaisance , et témoigna un plaisir infini d'avoir vu s'accomplir le plus ardent de ses vœux.

Les Anglais s'arrêtèrent en suite eux-mêmes pour admirer l'agilité de plusieurs jeunes Cochinchinois. Sept ou huit d'entr'eux , rangés en cercle , s'amusoient à jouer au volant. Ils n'avoient point de raquettes , et ne se servoient pas de leurs mains ; ils pousoient le volant avec le bout du pied , et le chassoient avec force. Ils n'anquoient très rarement leur cap.

Le volant étoit fait d'un morceau

de cuir sec, roulé en boule, et lié avec un cordon. Dans ce cuir, on enfonce trois longues plumes qui divergent vers le haut, mais sont très-rapprochées vers le bas. Les trous où elles sont implantées, sont au centre d'une pièce de monnoie de cuivre. On place encore au fond du volant, deux ou trois de ces pièces, afin de lui donner du poids.

Ce n'est pas seulement dans leurs exercices gymnastiques, que ces hommes agiles et ingénieux se servent de leurs pieds comme d'autres peuples se servent de leurs mains. Les individus d'une classe inférieure, ou même d'un rang plus distingué, marchent ordinairement pieds nus. Leurs orteils ont, pour

cette raison, un mouvement plus libre, et beaucoup plus de souplesse que les nôtres; il en résulte que dans plusieurs métiers, et notamment dans la construction des canots, les orteils deviennent, ainsi que tout le reste du pied, d'utiles auxiliaires de la main.

Les canots les plus ordinaires parmi eux, sont formés de cinq planches réunies, sans courbes ou sans aucune autre espèce de charpente. Pour leur donner la courbure convenable, on les expose quelque tems au feu; ensuite on en réunit en pointe les deux extrémités.

Les bords des planches sont joints et hermétiquement rapprochés par des *goumables*, ou chevilles de bois,

autour desquels on passe des fils de bambou. On remplit ensuite les sutures avec une pâte de chaux vive détrempée dans de l'eau.

D'autres canots sont faits en osier, et les interstices sont bouchés avec la même pâte, qui les rend imperméables à l'eau. Les Cochinchinois sont dans l'usage de peindre des yeux sur le devant de leurs canots, comme pour exprimer qu'il faut une grande vigilance pour les conduire. Ils les manœuvrent avec une dextérité singulière, et voguent avec une rapidité étonnante.

Le bateau du gouverneur étoit construit comme les autres, mais il étoit plus grand. A la proue, étoit une tête de tigre, sculptée et dorée; la poupe étoit enrichie de sculptures

et de peintures , dont les couleurs étoient très-vives. Les principaux personnages qui vont dans ces canots, se placent toujours à la proue ; c'est tout l'opposé de l'usage européen. Dans nos mœurs , la place d'honneur est sur l'arrière du bâtiment.

Les Cochinchinois , peu éclairés par les sciences , se distinguent cependant par leur habileté à faire des ouvrages très-ingénieux. Leur petit nombre d'objets manufacturés ne seroit pas indigne d'une nation plus avancée dans les arts. Leurs vases de terre sont élégamment façonnés ; ils s'entendent très-bien à l'agriculture , et paroissent surpasser les Européens dans l'art de raf-

finer le sucre. Voici le procédé qu'ils emploient.

Ils commencent par enlever l'écume grossière ; puis ils étendent les masses grenues et solides, par couches d'un pouce d'épaisseur sur dix de diamètre ; ils les recouvrent d'une pareille couche de la tige herbacée du bananier. Le suc aqueux qui sort de ces tiges, s'infiltre dans le sucre, s'incorpore avec les substances hétérogènes, et laisse le sucre pur et bien cristallisé. Dans cet état, il est léger, et aussi poreux qu'un gâteau de ruche à miel. Dissous dans l'eau, il n'y laisse aucun sédiment.

Cette méthode paraît supérieure à celle qu'on emploie ailleurs, et qui consiste à verser le sucre dans des

vases qui ont la forme d'un cône renversé, et à étendre dessus une couche de terre humide. La simplicité des procédés employés pour la culture de la canne et la fabrication du sucre, permet de vendre cette denrée à plus bas prix que dans tous les autres pays qui la produisent.

Les Cochinchinois ne savent pas fondre le métal par des procédés chimiques ; mais ils sont parvenus à faire de très-bon fer, et à fabriquer des mousquets, des lances et d'autres instrumens. Leur adresse se manifeste en tout, et même dans le métier de *Barrington* (1). Ils

(1) Fameux voleur anglais qui, après avoir commis un nombre infini de filouteries, et avoir échappé à la punition n'ont

n'ont pas de notions très-certaines du *tien* et du *mien*, et quand on découvre leurs friponneries, ils ne se déconcertent aucunement.

En revanche, ils manifestent du penchant à la générosité. Ils cèdent volontiers, et à très-bon compte, leurs femmes et leurs filles, et traitent en général avec assez d'indifférence, toutes les affaires de galanterie.

Je dois dire que ces observations ne s'appliquent en général qu'aux

par la subtilité de sa défense dans les tribunaux, fut enfin convaincu de vol, et déporté à *Botany-Bay*, où il est devenu honnête homme. Il y est mort, revêtu des fonctions de juge-de-paix. (*Note du traducteur.*).

T. II.

R

classes inférieures du peuple. Les grands sont plus étendus dans leurs injustices , et plus exclusifs dans leurs jouissances. Ils se plaisent à condamner à la captivité un grand nombre de femmes , et font souffrir à leurs inférieurs toutes les vexations imaginables.

L'inégalité des conditions est , sous bien des rapports , favorable à la culture des beaux-arts : cependant les Cochinchinois ne semblent exceller ni dans la peinture , ni dans la sculpture. Ils ont fait quelques progrès en musique. Le 4 juin , anniversaire de la naissance de George III , on donna à l'ambassadeur une fête qui fut terminée par un spectacle supérieur à tous ceux qu'on avoit vus jusque-là : c'étoit

une espèce d'opéra historique, mêlé de récitatifs, d'airs et de chœurs aussi réguliers que sur les théâtres italiens. Quelques-unes des chanteuses étoient pourvues d'un grand talent. Elles marquoient exactement la mesure. Non - seulement leur voix, mais leurs mains et leurs pieds suivoient avec régularité la cadence des instrumens. Ils ont des instruments à vent et à cordes ; ils sont grossiers , mais fabriqués sur les mêmes principes que ceux d'Europe , et dans l'intention de produire des effets semblables.

La musique de l'ambassadeur exécuta un concert à son tour ; mais telle est la force de l'habitude et des préjugés nationaux , que les Cochinchinois goûterent fort peu des

sons qui faisoient les délices des Européens.

La maison où l'on reçut l'ambassadeur , paroissoit avoir été construite tout exprès pour cette solennité. L'intérieur étoit tendu de toiles de coton peintes , de fabrique anglaise. Les soldats de la suite du gouverneur , avoient des vestes d'un rouge obscur qui sortoit probablement aussi des manufactures anglaises. Le principal commerce de ce peuple est avec les Portugais de Macao , qui achètent le rebut des magasins de Canton , et vont le vendre aux Cochinchinois , avec de gros bénéfices , quoique les chefs du pays les assujétissent à toutes sortes d'exactions.

Les soldats sont armés de sabres

et de piques énormément longues, ornées de glands de poils teints en rouge. Cette couleur n'est permise qu'aux militaires ou aux personnes qui ont reçu du souverain la faveur de la porter, soit sur leurs vêtemens, soit dans leurs équipages.

Les gardes de son excellence l'accompagnèrent à terre, où leurs décharges et leurs évolutions excitèrent l'admiration de la multitude et des soldats eux-mêmes.

Quoique des guerres continues aient détruit une grande partie de la population, le nombre des soldats est encore considérable à la Cochinchine. Hué-Fou (1), capitale du

(1) La syllabe *fou* indique une ville importante.

royaume , située à environ 40 milles (13 lieues) au nord de Turon , a une garnison de trente mille hommes , armés de mousquets et de fusils , qu'on exerce tous les jours . Les généraux comptent beaucoup , pour leurs succès , sur les éléphans dressés à combattre . Rien n'égale la douceur et la docilité de ces quadrupèdes . Pour les exercer , on place devant eux des rangs de soldats postiches , contre lesquels on les excite . Ils les attaquent avec fureur , les frappent de leur trompe , et les foulent aux pieds . L'éléphant ne fait de mal que lorsqu'il est violemment provoqué . Le conducteur d'un animal aussi redoutable est presque toujours un enfant qui monte sur son cou , et le gouverne

en despote. L'éléphant a une trompe si flexible, et s'en sert avec tant d'adresse, que souvent les doigts de l'homme n'en feroient pas davantage.

La chair de l'éléphant est un mets recherché des Cochinchinois. Quand on en a tué pour l'usage du roi ou du vice-roi, celui-ci en envoie des morceaux aux personnes qu'il considère le plus. On préfère ici la viande de buffle à celle de bœuf; on ne boit le lait d'aucun animal. Durant les famines qu'ont occasionnées les guerres, on a vu de la chair humaine mise en vente dans les marchés de la capitale.

Les Tonquinois ont profité des troubles pour faire une incursion dans la Cochinchine, et s'emparer

de sa capitale. Ils ne surent pas conserver long-tems cette conquête ; mais tandis qu'elle fut en leur pouvoir , ils pillèrent tout ce qui s'y trouvoit de plus précieux , et notamment tout l'or et l'argent qu'ils purent découvrir. La majeure partie de ce qui leur avoit échappé , passa depuis en Chine , pour payer les vivres que les malheureux habitans furent obligés d'y acheter , parce que leurs terres étoient restées sans culture , et que leurs manufactures étoient détruites.

Indépendamment de l'or que charient les rivières , il existe dans ce pays , des mines extrêmement riches. Le mineraï est si pur , que la simple action du feu en dégage le métal. Ils le convertissent en lingots

d'environ quatre onces chacun, avec lesquels ils paient les marchands étrangers.

Ils emploient aussi ce métal pour enrichir leurs habits et leurs meubles ; les poignées et les fourreaux de leurs sabres sont quelquefois revêtus de lames d'or battu.

Les mines d'argent y étoient autrefois si rares , ou plutôt l'on connoissoit si peu l'art d'extraire ce métal de la mine, que c'étoit une excellente spéculation d'y importer de l'argent , et de le troquer contre de l'or. Mais dans ces derniers tems , soit que l'on ait découvert de nouvelles mines , soit que l'on ait imaginé de meilleurs procédés , l'argent a recouvré sa véritable valeur. On en fait des lingots de douze

onces pour les besoins du commerce.

Les montagnards de la Cochinchine apportoient aussi autrefois aux habitans des villes , de la poudre d'or , du *bois d'aigle*, du poivre, de la cire , du miel , de l'ivoire , et prenoient en retour du riz , du coton , du drap et du fer : mais les troubles ont , en grande partie , interrompu les communications.

Le pays bas produit du riz , des noix d'arèque , des feuilles de bétel , du tabac , de la canelle , de la soie , du coton , et sur-tout du sucre , principale richesse du pays .

Quand les anciens Chinois s'emparèrent de ce pays , les aborigènes se réfugièrent sur la chaîne des monts qui le bornent à l'Occident.

Ces montagnards constituent une nation rude, incivilisée, qui diffère à tous égards des habitans de la plaine. Ceux-ci ont la phisonomie douce; la peau légèrement basanée; ils se distinguoient par une politesse et une affabilité sans égales, avant les révolutions qui ont relâché les liens sociaux, et excité les levains de l'ambition et de l'avarice.

Mais la classe des agriculteurs a conservé dans ses mœurs la simplicité antique. Les femmes, qui sont en plus grand nombre que les hommes, s'occupent sans relâche des travaux des champs. Leurs cabanes sont propres et assez commodes pour une nation à qui le climat permet de passer en plain air la plus

grande partie du tems qui n'est pas consacré au repos.

Le riz est le principal objet de la culture; on en connoît deux espèces; l'une qui ne peut prospérer que dans des terrains inondés, l'autre qu'on appelle *riz de montagne* (1). Il croît de préférence sur

(1) C'est la variété *rouge* dont je parlais dans mon Voyage de Piémont, et à propos de laquelle je dissois: « Si nos sociétés d'agriculture s'avisen jamais d'exécuter le projet depuis long-tems conçu, d'introduire dans l'ancien territoire de la France la culture de cette plante, il sera bon qu'elles se procurent auparavant des semences de riz de la Chine, afin de ne point introduire avec le riz une nouvelle source de mortalité ». (Pag. 44, édit. de 1803.).

un sol sec et léger , et principalement sur le penchant des collines. La pluie et la rosée suffisent pour son irrigation. Le riz est , pour ces peuples , d'une plus grande importance encore que le pain pour les Européens : ils ne consomment avec

Mais la lecture de divers ouvrages , m'a porté à croire que le riz de montagne pourroit bien être la même chose que le *natchenny* , graine céréale que l'on cultive dans plusieurs parties de l'Inde , et qui , dit-on , n'est pas une nourriture très-saine. Ce seroit alors éviter un mal pour tomber dans un autre. *Incidit in Scyllam qui vult vitare Charybdim.* Pourquoi , en effet , ne pas nous en tenir à notre froment , à notre seigle , qui réussissent si bien dans notre climat ? (Note du traducteur .)

ce grain qu'un peu d'épicerie ; d'huile et de viande. Les objets de luxe sont les liqueurs spiritueuses , le tabac , la noix d'arèque et les feuilles de bétel. Les habitans de tout sexe et de tout état, mâchent l'arèque et le bétel , et fument du tabac. On les renferme dans un petit sac de soie qui pend à la ceinture, et est divisé en compartimens.

Tout Cochinchinois qui jouit de quelque aisance , se fait accompagner d'un domestique , chargé de lui porter sa pipe et son tabac. Il garde lui-même son arèque et son bétel dans un petit étui ou dans une bourse. Il l'attache à un joli ruban qui retombe jusqu'à la ceinture.
(*Voyez la planche 5.*)

Cette manie de fumer est un

moyen de combattre l'ennui qui , sans cela , assiégeroit des hommes qui languissent dans une inaction totale. Ce sont les femmes qui se chargent de tous les soins du ménage et des travaux de l'agriculture. Dans les villes , un grand nombre d'elles servent , aux étrangers , de courtiers et d'agens , et même de concubines. On dit que dans l'un et l'autre emploi , elles se comportent avec beaucoup de fidélité. Le concubinage n'est point tenu à déshonneur parmi les Cochinchinois. Ils mettent beaucoup moins de différence que les Européens , entre les mœurs et l'habillement des deux sexes. Le costume des femmes est à-peu-près le même que celui des hommes. Les individus des deux

sexes portent des robes très-amples, avec de longues manches qui retombent jusques sur leurs mains. Les personnages distingués , et notamment les femmes, mettent deux, trois et quatre robes de différentes couleurs , l'une sur l'autre : celle qui est par-dessous, traîne à terre ; les autres se raccourcissent graduellement : ces tuniques prêtent aux personnes qui les portent , une démarche imposante. Les Cochinchinois ne font point usage de linge. Ils ont immédiatement sur la peau une veste et un pantalon de soie. Les hommes ont , pour la plupart , des turbans ; les femmes , des chapeaux , et point de bonnets. Dans la grande parure , on n'a point de souliers.

Les parties de l'habillement des Anglais qui excitoient le plus l'attention des naturels , c'étoient les ornemens d'acier poli. Les militaires envioient leurs épées à poignée d'acier.

Dans ce pays , la première classe est celle des militaires , qui accable le peuple de vexations. Après elle , vient celle des juges , qui ne se permettent pas moins d'abus. Les procès y sont instruits avec beaucoup de formalités , et tous les dehors de l'équité ; mais il n'est pas rare d'y obtenir , par des moyens de corruption , une décision favorable. Les magistrats reçoivent les présens des deux parties , et la plus généreuse est sûre du succès.

Au nombre des curiosités natu-

relles de la Cochinchine , le hasard mit les Anglais à portée de voir des insectes tout-à-fait singuliers , tra-vaillant , avec une activité extrême , sur les branches d'un arbuste qui a quelque ressemblance avec le troène ; mais il ne portoit alors ni fleurs ni fruits . (*Voyez la planche 6 .*) Cet insecte répand une poudre blanche qui tapisse entièrement l'arbuste . On dit que la cire blanche du Le-vant provient de cette même subs-tance pulvérulente ; qu'en la mélant avec une proportion donnée d'huile végétale , il en résulte une matière assez solide pour être jetée en mou-le , et convertie en bougies . Les voya-geurs en firent l'expérience , et mé-langèrent une partie de cette pou-dre dans trois parties d'huile d'olive

bouillante. Après le refroidissement, il en résulta une masse coagulée qui avoit presque la dureté de la cire produite par les abeilles.

La Cochinchine est on ne peut mieux située pour le commerce. Son voisinage de la Chine, du Tonquin, du Japon, du royaume de Cambodia, de celui de Siam, des îles de Bornéo et de Sumatra, de Malaca et des Philippines, rend les communications très-faciles. La baie de Turon et plusieurs autres parties de la côte, offrent des ports très-commodes pour les vaisseaux. Le climat y est assez sain : les chaleurs brûlantes de l'été sont tempérées par des brises de mer périodiques. Les mois de septembre, octobre et novembre, sont la saison des pluies.

On voit alors les plaines entièrement submergées par des torrens qui se précipitent du haut des montagnes. Ces inondations subites arrivent ordinairement une fois tous les quinze jours, et durent deux ou trois fois vingt-quatre heures. Elles se règlent sur les phases de la lune, et démontrent invinciblement l'influence de ce satellite. Les mois de décembre, janvier et février, sont également accompagnés de pluies, qu'amènent les vents froids du Nord.

Les inondations ont, à la Cochinchine, le même effet que les débordemens périodiques du Nil. Elles en font un des pays les plus fertiles du monde. Il est des districts qui donnent trois récoltes par année.

Une foule de nations commerçantes avoient jadis des relations d'affaires avec ce royaume. Elles y échangeoient des marchandises de fabrique anglaise contre les denrées du pays : mais grâce aux dissensions intestines, le commerce est presque anéanti. On ne voit plus dans les ports de Tonquin et de la Cochinchine, que des bâtimens de leur nation, quelques jonques chinoises, et un petit navire portugais de Macao, qui y vient de tems en tems.

Plusieurs circonstances ont concouru à amener cette langueur. On n'accorde dans la Cochinchine la permission de trafiquer, que moyennant des sommes exorbitantes. On établit sur les marchandises, des

droits considérables : et pour comble de perfidie , on a quelquefois tenté de s'en emparer. Les Mémoires de la compagnie anglaise des Indes , citent un trait de cette nature qui arriva en 1778. Deux navires du Bengale étant venus commercer sur les côtes de la Cochinchine , on ne permit qu'à l'un d'eux d'entrer dans le port de *Hué-Fou* , la capitale , en traversant une barre très – dangereuse. Les habitans croyoient alors piller impunément les Anglais : des batteries élevées sur le rivage , sembloient devoir les empêcher de s'esquiver , quand même il n'eût pas été déjà presque impossible de traverser une seconde fois la barre sans l'assistance des pilotes et des canots des habitans. La

chaloupe de l'autre vaisseau qui voulut venir au secours du premier, fut submergée, son équipage noyé ou fusillé par les Tonquinois. Cependant ce désastre n'effraya point les Anglais : ils levèrent l'ancre pendant la nuit, traversèrent la barre en touchant presque les brisans, et s'éloignèrent, malgré le feu redoublé des batteries ennemis.

Il est probable que des incidents du même genre auront détourné de ce commerce d'autres nations européennes. Les Français, sentant la difficulté d'avoir un trafic régulier avec de telles contrées, sans y posséder quelque établissement indépendant, eurent l'idée d'acquérir

la petite île de Callao (1), à quelques milles au sud de la baie de Turon. Cette circonstance rendoit cette île importante pour l'ambassade : MM. Barrow et Parish furent chargés de l'aller examiner , et s'embarquèrent , à cet effet , sur le *Jackall*.

Après s'être avancés droit au nord-est de Callao , ils longèrent la côte orientale , et n'y trouvèrent aucun lieu propre au débarquement. La plage étoit hérissée de roches inaccessibles. Ils firent le tour d'un flot , pour ne point courir le risque

(1) C'est le nom que lui donnent les naturels. Les Européens l'appellent *Campello*.

d'endommager

d'endommager le *Jackall*, quoique, selon toute apparence, il y eût assez d'eau, même pour un gros bâtiment.

La côte sud - ouest leur parut toute différente de l'autre. Elle étoit couverte de verdure, et découpée d'une multitude de criques sablonneuses, où sans doute un débarquement est sûr et facile. Ils trouvèrent sur le rivage de la plus grande de ces criques, beaucoup de maisons, et des canots, dont les uns étoient à flot, les autres sur la plage. Les voyageurs aperçurent des champs cultivés au-delà des maisons. Ils jetèrent l'ancre dans un endroit où le fond s'élevoit tout-à-coup de neuf brasses à cinq.

Bientôt on vit sortir de la baie
T. II. T

Huit grandes galères à deux mâts, et d'autres plus petites qui s'avancèrent vers le *Jackall*; mais elles changèrent de direction, et se placèrent dans le passage entre l'ilot et la grande île.

Le *Jackall* hissa son pavillon, et envoya son canot à terre. Les personnes qui débarquèrent, entrèrent dans un joli village de bambou, entièrement abandonné; les portes des maisons étoient ouvertes. Quelques instans après, on aperçut, derrière les arbres, un homme qui sembloit épier les démarches des Anglais, et qui, se voyant découvert, s'avança avec toutes les démonstrations de la frayeur. Il s'agenouilla de loin, et prosterna son front contre terre. Quand il fut

auprès des Anglais, on remarqua qu'il lui manquoit la première phalange de chaque doigt des mains et des pieds : on pensa qu'il avoit été ainsi mutilé en punition de quelque crime, et qu'on l'avoit envoyé de préférence vers les étrangers, dans le cas où il y auroit quelque mauvais traitement à essuyer.

L'accueil que lui firent les Anglais, encouragea les autres habitans à paroître. Aucun d'eux n'entendoit le chinois, et ne savoit ni lire ni écrire : pour s'en faire comprendre, on eut recours à des hiéroglyphes : on dessina grossièrement l'image des objets qu'on désirroit acheter, et cette méthode réussit assez bien. Il est probable qu'à l'approche du *Jackall*, les princi-

paux habitans s'étoient enfuis dans leurs galères.

De crainte d'alarmer les naturels, MM. Barrow et Parish ne se servirent point de grands instruments pour leurs opérations trigonométriques : ils employèrent tout simplement un petit sextant et une boussole de poche.

Callao ou Campello, est située à 3 lieues de l'embouchure d'un grand fleuve, sur les bords duquel est bâtie *Fai-Fou*, place assez importante, à peu de distance de la baie de Turon. La plus haute montagne de Callao, est à environ dix lieues S. E. de cette baie. Les deux extrémités de l'île gissent, l'une par 15 d. 53', l'autre par 15 d. 57' de latitude boréale. Elle s'étend du nord-ouest au sud-

est , et a environ cinq milles (deux lieues) de long , sur deux milles de large. La côte sud-ouest est la seule qui soit habitée. La plaine peut contenir environ deux cents acres de terre fertile et labourable , où l'on voit une multitude de temples , de maisons , de bosquets et de vergers. Parmi les arbres , on remarque l'élégant palmier-areca , dont la tige figure des colonnes corinthiennes. Un ruisseau limpide s'échappe des flancs de la montagne , et traverse la plaine. Au moyen des écluses , on y entretient l'irrigation des champs de riz.

Le nombre des maisons de cette île étoit d'une soixantaine ; trente formoient le village principal , et étoient bâties en tiges de bambou :

T 3

le reste étoit en pierre , et couvert en tuiles. Celle qui sert probablement de résidence au chef , est entourée d'une clôture de pierre : l'avenue qui y conduit est fermée par une barrière ; les appartemens intérieurs ne manquent ni de goût , ni d'ameublemens commodes.

Derrière le village , est une caverne avec une seule entrée , et tout auprès , on a construit un petit temple , d'où l'on découvre toute la vallée. Au-delà des maisons , on voit des enclos où croissent vigoureusement des cannes à sucre , du tabac et divers autres végétaux. Les montagnes paroissent convenir au pacage des chèvres : mais il y existe peu de ces animaux.

Outre la grande baie dont nous

avons parlé, il y a plusieurs criques où les canots peuvent aborder aisément ; mais elles sont séparées par des rochers qui en rendent la communication par terre, sinon impossible, au moins très-difficile. Il ne faudroit donc, pour défendre cette île, que des ouvrages médiocres et une garnison peu nombreuse. La nature a mis la plus grande partie des côtes à l'abri de toute attaque. La mer est assez profonde dans la baie pour recevoir les navires qui tirent beaucoup d'eau ; le vent de sud-ouest est le seul contre lequel ils ne puissent pas se garantir. Mais si le continent est trop loin pour abriter cette baie du vent impétueux du sud-ouest, il en est assez rap-

proché pour que la mer n'y soit pas très-mauvaise.

Une fois en possession de Callao, les Français, en raison du défaut d'abri contre la mousson du sud-ouest, n'eussent pas manqué de former un second établissement sur la péninsule de la Cochinchine, dont la côte présente une foule de rivières navigables. Avant la guerre civile, ces côtes étoient fréquentées par beaucoup de jonques chinoises, du port de 40 à 150 tonneaux (1). Les cargaisons qu'elles alloient y prendre, consistoient, pour la plus grande partie, en sucre et en noix d'arèque. Le fret du sucre s'élevoit

(1) Le tonneau de mer est un poids de deux milliers.

lui seul à 40,000 tonneaux par an. On payoit ces denrées soit en argent, soit avec des marchandises chinoises. Le peu de distance qui se trouve entre les deux pays, permet d'en faire le voyage en quatre ou cinq jours, pourvu que la mousson soit favorable. Les jonques qui partent de la Chine ne sont chargées que de leur lest : elles apporteroient vraisemblablement, pour un fret modique, du thé et d'autres articles, s'il y avoit, à la Cochinchine, des Européens qui leur en fissent la demande. On sait que le gouvernement chinois ne met aucun droit d'exportation sur les marchandises que ses sujets embarquent dans leurs propres navires.

Ainsi l'établissement que projetaient les Français sur la côte de la Cochinchine , avoit peut - être pour objet de se procurer les marchandises de la Chine à beaucoup meilleur marché que les Européens ne les paient dans la Chine même. En effet , ils y sont assujétis à des taxes énormes ; ils paient au moins dix mille livres sterling (1) pour chaque vaisseau d'une moyenne grandeur : et ce droit augmente considérablement le prix des articles exportés. Ceux qui trouveroient moyen de s'en affranchir , pourroient les donner , en Europe , à un prix au-dessous de celui des côtes.

(1) Environ 240 à 250,000 francs.

Tant que les Chinois pousseront leur jalouse contre les étrangers, au point de circonscrire le commerce extérieur dans le seul port de Canton, rien n'est plus desirable que de donner de l'accroissement à ce commerce par les jonques qui vont à la Cochinchine, sur-tout si, par ce moyen, les marchandises d'Europe peuvent être introduites, non-seulement à Canton, mais dans plusieurs autres ports de la Chine. Les Chinois eux-mêmes trouveroient leur avantage dans des relations de cette espèce; car la difficulté de leurs communications avec leur propre gouvernement, les entraves qu'y éprouve leur négoce, rendroient cette voie plus avantageuse et plus sûre pour eux que

celle qu'on a jusqu'à présent employée , d'aller directement à la Chine.

Si , d'après de telles considérations , un établissement fixe à la Cochinchine , pouvoit offrir de l'utilité à quelque nation européenne , il seroit sur-tout avantageux aux Anglais. Outre qu'il offriroit un débouché nouveau à la vente des objets provenant de leurs manufactures , il serviroit encore d'écoulement aux productions des colonies britanniques de l'Indostan.

L'escadre fit ses préparatifs de départ , après avoir passé quinze jours dans la baie de Turon. La mousson étoit assez bien fixée pour conduire avec célérité les vaisseaux sur

sur les côtes de la Chine. Les malades qu'on avoit mis à terre, étoient en convalescence, et furent rembarqués à bord du *Lion*. Il n'existoit plus dans ce vaisseau aucune trace de maladies contagieuses. Toutefois il éprouva une perte que ressentirent vivement les passagers et l'équipage.

M. Tothill, trésorier du *Lion*, qui, pendant la relâche à Batavia, s'étoit rendu fréquemment à terre pour acheter les vivres et d'autres objets dont le vaisseau avoit besoin, s'étoit ainsi exposé à de grandes fatigues, et sur-tout aux rayons brûlans du soleil. Il éprouva quelques attaques de goutte qui furent suivies d'une indisposition dont les

symptômes ne paroissoient point dangereux. M. Tothill ne gardoit pas même le lit, et disoit, en phrase mercantile, qu'il se trouvoit *mille pour cent* mieux qu'il n'avoit jamais été ; mais il expira dans la nuit même.

M. Tothill avoit fait le tour du monde avec sir Erasme Gower : depuis plusieurs années, il avoit abandonné la carrière maritime ; mais il s'étoit fait un plaisir d'accompagner son ami à la Chine.

Un incident d'une autre nature inquiéta aussi pendant quelque tems les voyageurs. M. Jackson, le *master*, avoit, pendant tout le cours du voyage, relevé exactement les sondages, et fait beaucoup d'autres

opérations nantiques , particulièrement dans les endroits que fréquentent peu les Européens. Il s'embarqua dans un des bataux , pour aller continuer ses recherches le long de la côte orientale de la péninsule de Turon. On pensoit qu'il seroit de retour dans la soirée ; mais il ne reparut pas , et toute la journée du lendemain s'écoula sans qu'on en reçût aucune nouvelle. Ses amis concurent des alarmes très-vives. Un coup de vent pouvoit avoir fait chavirer son embarcation : mais on songeoit sur - tout aux perfidies , aux cruautés dont les étrangers avoient été souvent victimes sur cette côte inhospitalière. On conjectura aussi qu'il avoit pu s'élever entre M. Jackson et les magistrats

V a

du pays , une discussion qui entraîneroit des retards et des événemens fâcheux.

Ce fut dans ces circonstances que le bruit se répandit que M. Jackson, son canot et tout son équipage , avoient été arrêtés non loin de Turon. Ce rapport fut confirmé par un mandarin chinois , lequel vint à bord , et déclara qu'en effet on avoit découvert et saisi des étrangers qui , pendant la nuit , tentoient de remonter une rivière , et avoient occasionné de justes soupçons.

L'ambassadeur s'empressa de les réclamer , et l'on promit de les rendre avec leur canot et tous leurs effets. Ils revinrent à bord au bout de quelques jours. Leur captivité

avoit été très-pénible pour eux : ils avoient supporté des fatigues inouies, et sur-tout beaucoup de mauvais traitemens de la part des officiers subalternes entre les mains de qui ils étoient tombés.

Leur accident eut néanmoins cet avantage , qu'il procura à M. Jackson l'occasion de reconnoître l'état actuel du pays où on les avoit conduits. Voici ce qu'en rapporta M. Jackson.

Dans le desir de faire le relèvement de la côte orientale de la péninsule , il longea cette côte jusqu'à ce qu'il eût atteint la pointe de l'île. Surpris en cet endroit par la brise de mer , il mit le cap vers l'entrée de la rivière de *Fai-Fou* , en face de Callao. Sachant que cette rivière,

n'est qu'une branche d'un grand fleuve, dont l'autre bras se jette dans la baie de Turon ; sachant d'ailleurs que l'endroit où ces deux bras prenoient naissance n'étoit pas très-éloigné , il résolut de remonter l'un et de descendre l'autre , pour retourner aux vaisseaux. Il suivit en conséquence les sinuosités de la rivière , et après avoir parcouru environ vingt milles (sept lieues), il arriva vers huit heures du soir devant une ville considérable , et s'y arrêta une couple d'heures. Il vit alors venir vers lui deux hommes portant chacun un bambou allumé , qui lui firent signe de descendre à terre. Il n'y avoit pas moyen de faire autrement , car deux ga-

ières armées se disposoient à arrêter le canot.

M. Jackson étant débarqué avec son équipage , fut conduit par une garde de quatorze hommes dans une des maisons de la ville , où on leur fit passer la nuit. Il s'éleva , le lendemain , des contestations très-vives entre ceux des habitans qui paroissoient être les chefs. L'un d'eux se retira avec beaucoup de précipitation. Les Anglais furent menés dans un fort au-delà de la ville : ils y furent incarcérés , souffletés et traités avec beaucoup de barbarie , jusqu'à l'arrivée d'un personnage qui paroissoit jouir d'une grande autorité , et fut révolté de la conduite des habitans.

Ou fit alors faire aux prisonniers plusieurs milles dans l'intérieur du pays : leur marche dura deux jours, et pendant cet espace de tems , ils furent continuellement exposés aux huées et aux outrages , tant de leurs conducteurs que de la populace. Enfin on les ramena dans leur canot , et ils s'embarquèrent pour la baie de Turon.

Au sud-ouest de Turon , le pays , autant que M. Jackson a été à portée de l'observer , est uni et fertile. Le sol consiste en une argile mêlée de sable rouge. M. Jackson vit plusieurs rivières et des canaux où voguaient des bateaux de diverses grandeurs. Il y remarqua aussi des jonques du port de 130 tonneaux

environ. Il passa devant une ville qui avoit trois-quarts de mille de longueur , et dont les bâtimens étoient construits en briques rouges. Presque tous les principaux édifices paroisoient avoir souffert des dévastations. Cette ville étoit à quatre lieues de la mer , et à huit de *Han-San* , ou Turon.

M. Jackson traversa encore d'autres grandes cités : il se tenoit dans l'une un marché qui dura depuis l'aube du jour jusqu'à midi. Les denrées qu'on y vendoit en abondance , étoient des ignames , des patates douces , du riz de diverses qualités , des plantes potagères , des citrouilles , des melons , du sucre blanc en pains ronds , des

cannes à sucre , des porcs et de la volaille. Il y avoit aussi des échoppes de fripiers , et des boutiques de bambou , dans lesquelles étoient exposées différentes marchandises. Le pays étoit fort peuplé : les habitans des deux sexes paroisoient très-industrieux.

Les champs sont divisés , non par des haies ou des palissades , mais par des sentiers étroits. Ceux qui ne peuvent être arrosés immédiatement par les canaux , le sont avec de l'eau qu'on y porte dans des jarres. On laboure la terre avec des charrues entièrement de bois , attelées de deux buffles. Les champs de cannes à sucre sont plus nombreux que les autres. Le

sucre ne se vend , au marché , que trois *half-pence* (trois sols) la livre. Tous les autres articles sont également d'un prix modique. Le coton y est fort abondant. Des enfans le tirent de sa cosse : les femmes le filent et en fabriquent une étoffe grossière qu'elles teignent communément en bleu. Les chevaux du pays sont petits , mais pleins de feu. Il y avoit aussi des ânes , des mulets , et beaucoup de chèvres.

Les magistrats civils traitent le peuple avec tyrannie ; les soldats se conduisent avec une brutalité sans égale. Les armes des militaires consistent en lances , en longues piques et en coutelas , qui

ressemblent parfaitement aux sabres d'abordage des matelots anglais. M. Jackson ne vit point de canons, mais des espingoles et de gros mousquets de rempart, à large bouche.

Il ne rencontra aucune espèce de voiture ni de chariot roulant; d'ailleurs les chemins ne seroient pas assez larges pour les recevoir; ils sont uniquement destinés aux gens de pied.

Depuis que le royaume de Tonquin s'est soumis aux armes du dernier usurpateur, le territoire de la Cochinchine proprement dite est renfermé dans l'espace intermédiaire, entre le 12^e. degré de latitude boréale, et le tropique du cancer.

cancer. Elle n'a pas, en largeur, plus de deux degrés de longitude (c'est-à-dire, vingt à vingt-cinq lieues). Une chaîne de montagnes la borne à l'Occident, et la sépare des royaumes de Laos, de Siam et de Cambodia. La mer baigne le Tonquin et la Cochinchine du côté de l'Orient. Ce dernier royaume a le *Tsiompa* au Midi, et l'autre, la province chinoise de Yu-Nan au Nord. Les deux états réunis comprennent environ quatre-vingt-quinze mille milles carrés (1).

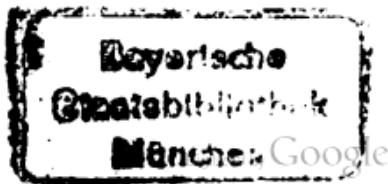
(1) Dix mille cinq cent cinquante lieues carrées. La lieue simple contient trois milles; mais la lieue carrée contient neuf milles carrés.

Immédiatement après le retour de M. Jackson à bord du *Lion*, on annonça aux officiers du gouvernement, le prochain départ de l'escadre. Cet avertissement fut suivi d'un message flatteur de la part du prince régnant, et d'un second présent de comestibles. Il envoya sur-tout une telle quantité de riz, que, comme l'escadre n'auroit pu sans doute en consommer la totalité; on en céda une partie à la factorerie anglaise de Macao.

L'ambassadeur fit faire au prince les remercimens convenables, et annonça qu'après avoir quitté la cour de Pékin, il visiteroit de nouveau la Cochinchine, si rien ne s'y opposoit.

L'escadre leva l'ancre , et sortit
de la baie de Turon le 16 juin
1793.

Fin du Tome second.



T A B L E D E S C H A P I T R E S

Contenus dans le tome second.

CHAP. VI. Traversée dans la partie méridionale de l'Océan atlantique et de la mer des Indes. — Vue des îles de Tristan d'Acunha. — Arrivée aux îles de St.-Paul et d'Amsterdam. — Aventures du Français Perron. Page 1.

CH. VII. Séparation des deux vaisseaux. — Entrée dans le détroit de la Sonde. — Arrivée à Batavia. — Naturels de Java — Révolte des colons chinois. — Épiceries. — Description de Batavia. Pag. 37.

246 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. VIII. Extrémité méridionale de l'île de Sumatra. — Relâche à Bantam. — Passage dans le détroit de Banca. — Iles flottantes. — Arrivée à Pulo-Condor. Pag. 117.

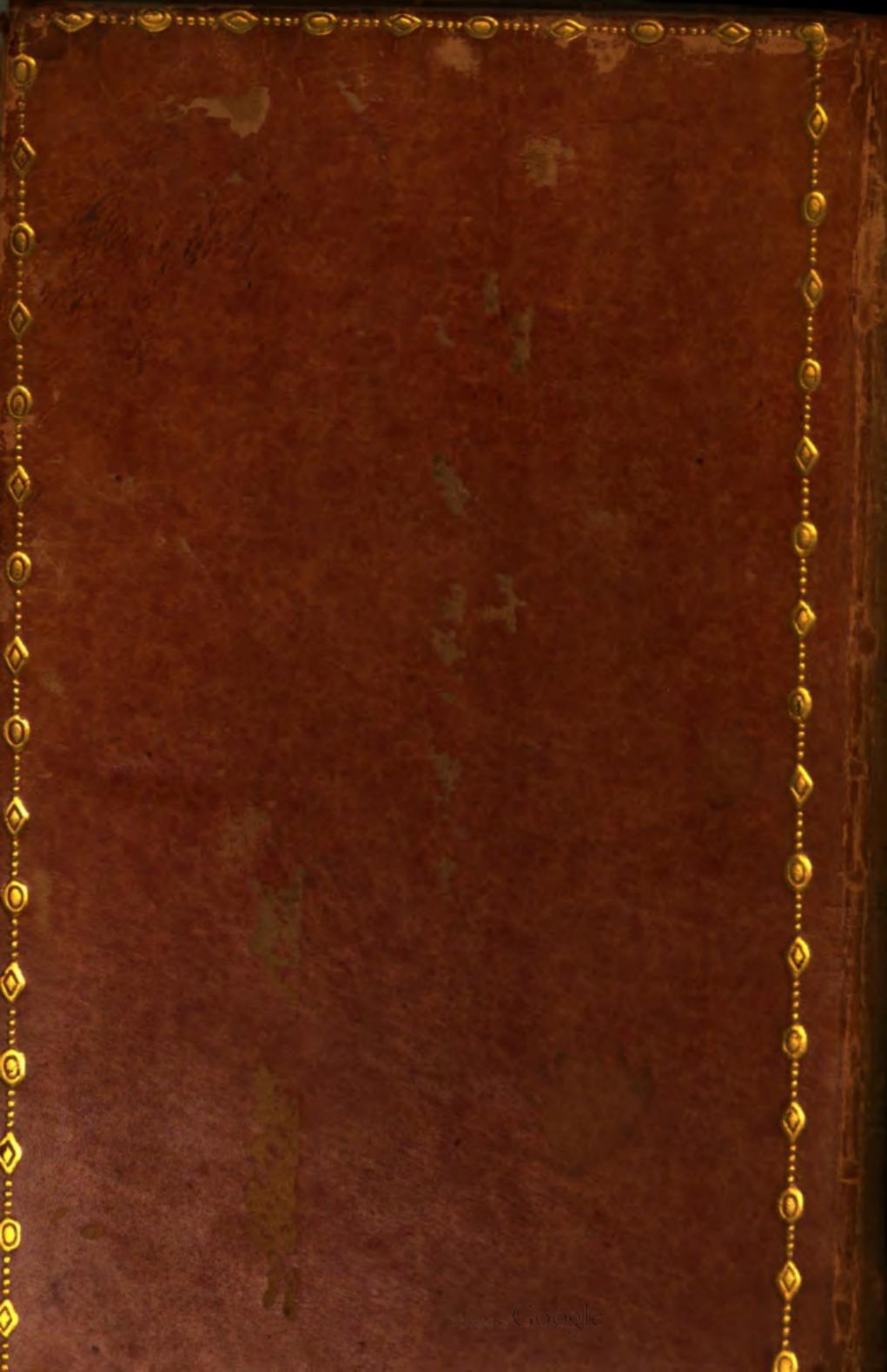
CH. IX. Route de Pulo-Condore à la baie de Turon, dans la Cochinchine. — Défiance des habitans. — Port et ville de Turon. — Mœurs et usages des Cochinchinois. — Productions et animaux du pays. — Ile de Callao. — Détention du master du Lion. — Départ. 159.

Fin de la Table.





Digitized by Google



Digitized by Google